13me Année. — N° 101 Mai 1928.

Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE

CHRONIQUES

BUREAUX : 10, Quai du Canal, MARSEILLE
(Dépôt à Paris : *Librairie J. CORTI*, 6, Rue de Clichy.)

N° 101 14me Année Mai 1928.

Les Cahiers du Sud

Tome IV. — 1er Semestre 1928.

Jules Supervielle

A Jean Chevrier.

« Planète cocasse, mais superbe »
(LAUTRÉAMONT.)

Jules Supervielle, vrai voyageur. De rien au monde il n'est curieux comme de mériter ce titre, qu'il ne décerne aux autres qu'après enquête et sur bonnes preuves. L'homme facile à contenter, et qui « sait tout » l'homme laid, naturellement soumis aux tyrannies des choses et des intérêts, l'homme qui restant à sa place d'animal social commente les « faits économiques », l'homme « humanitaire », Jules Supervielle part en voyage pour le fuir, sachant que la poésie n'a jamais pu cohabiter avec lui. Jules Supervielle vole à la recherche de certaine qualité indicible qui ne gite dans aucune des réalités matérielles, n'étant que de l'âme, sans doute, à la recherche d'une vision qui justifie tous les aspects possibles des choses ; il se met en marche avec préméditation et gravité pour aller éveiller des paroles silencieuses qui dorment sur des aspects inhumains de la planète. Nul n'a plus de foi au rêve, vieux mot ridiculisé, mais qui se vengera bien. C'est presque par système qu'il emprunte wago , frégate ou comète

pour conduire des périples dans l'envers ou l'au-delà de la perception. Il cultive ces pensées qui font l'angoisse et la féerie des départs, les hallucinations de la vitesse et du vertige : il aime les paysages déformés dans le cadre des portières et ce balancement des horizons qui emplit d'un humour triste et d'un goût de défi le navigateur des plaines marines ou des espaces aériens. Il raille avec une tristesse lente et amère les fausses permanences de l'esprit théorique : il quitte ce quai de granit de la raison commune pour les agitations de la houle innombrable et les vibrations des ondes cosmiques. Il aime d'un amour extravagant le vertige monotone des jours de navigation, cette mélancolie lancinante qui assiste, confondue, inassouvie, aux aurores les plus étranges sur des escales frissonnantes du meuglement des paquebots. Vrai voyageur, celui pour qui toute terre aperçue est terre refusée, mirage et promesse, soulevée et engloutie par l'horizon dansant. Tout objet à cet Ulysse mélancolique est un étrange rivage non touché et bordé d'une liquide cannelure de sentiment comme dans la physique d'Eddington toute particule matérielle, sur sa ligne d'Univers, est entourée d'un pli du continuum, accordé à la courbure de l'Espace-temps.

Le voyage chez Jules Supervielle n'est pas une simple condition du sujet : c'est un état contagieux qui gagne les parties de l'espace et tous les systèmes de coordonnées ; c'est un désir, une angoisse, une conquête amère comme un renoncement qui se propage à travers toute la matière ; comme nos pensées, semble-t-il, passent dans le devenir cosmique, l'événement matériel est envahi par cette propriété miraculeuse : le sentiment ; les choses mouvantes se chargent de cette énergie spéciale, la conscience qui naît de l'énergie cinétique :

Roulé dans tes senteurs, belle Terre tourneuse
Je suis enveloppé d'émigrants souvenirs
Et mon cœur délivré des attaches peureuses
Se propage gorgé d'aise et de devenir.

Emmitouflé d'un châle de désir sur le pont de paquebots aériens voguant à travers les espaces interplanétaires et les années de lumière, le poète suit une rêverie

mêlée si intimement à la réalité qu'on ne peut plus faire le départ de l'objet et du sentiment. Son univers est formé de cette indécision sublime et délicieuse, l'actuel pris pour le possible, le passé mimant l'avenir et le temps — dirait-on — devenant reversible. Il tourne avec le globe terrestre, derviche enivré du ciel, dans cette sphère vaste comme l'amour et profonde de siècles innombrables. En cet univers où la conscience passe du sujet aux objets, ceux-ci revêtus d'une autonomie de pensée et n'étant plus assujettis à notre point de vue se définissent pour eux-mêmes par la relation de temps solidaire de la relation d'espace. L'univers poétique de Jules Supervielle est un univers à quatre dimensions.

Le vrai voyageur n'est point celui qui passe devant des objets supposés fixes et stables et règle sa marche immuablement sur des astres exacts. Le voyage se communique comme un pernicieux désir d'évasion à cette nature supposée immuablement étalée et que notre courte raison, prisonnière de notre point de vue, préposait naïvement au rôle de gardien des poids et mesures. Le vrai voyageur est celui qui se déplace suivant toutes les vitesses du sentiment, celui non point que les objets attirent et immobilisent, mais qui enlève les objets en miraculeuses assomptions :

Boulevard Lannes, que fais-tu si haut dans l'espace
Et tes tombereaux que tirent des percherons l'un der-
rière l'autre,

Les naseaux dans l'éternité
Et la queue balayant l'aurore ?

Un jour que nous étions assis dans le pays de Melusine et de Théophile, sous un ciel des îles Aran, avec des jeunes femmes et des enfants plus beaux que des fontaines magiques, le regard d'un enchanteur détacha et lança comme un ballon la poésie de ce poète aéronaute et de ce « cœur astrologue ».

Et comme dans la peinture de Rousseau le douanier,
Notre tablée monte au ciel voguant dans une nuée.

Nous chuchotons seulement tant on est près des étoiles,
Sans cartes ni gouvernail, et le ciel pour bastingage,

Comment vinrent jusqu'ici goélands par centaines
Quand déjà nous respirons un angélique oxygène,

Nous cueillons et recueillons du céleste romarin,
De la fougère affranchie qui se passe de racines,

Et comme il nous est poussé dans l'air pur des ailes longues
Nous mêlons notre plumage à la courbure des mondes.

(Depuis très longtemps la Terre n'est qu'une tristesse sans nom,
Elle repose muette dans un violon sans cordes.)

Comme le sentiment de l'immensité et de la mobilité atlantiques avaient inspiré à Lautréamont cette négation démoniaque de toutes les catégories littéraires, sur les mêmes routes marines Jules Supervielle a préparé une insurrection en lui contre les modes élémentaires suivant lesquels nous percevons les existences. Il est hanté par l'invention de toutes les valeurs que peut revêtir, sous des perspectives illimitées, un événement donné se produisant dans le monde des formes ou dans la vie du cœur. Il est le poète de la relativité ; non point qu'on doive voir en lui un Sully Prudhomme mettant en vers Minkowski et Einstein. Il est pur de tout élément didactique et c'est par de libres rencontres de poésie que son esprit voyageur se meut selon ces mêmes « formules d'enchantement » que Planck reconnaît chez Sommerfeld (1). Une multiplication infinie des objets est le résultat magique de ce relativisme créateur ; des choses inconnues sortent miraculeusement des formes les plus familières de notre atlas visuel courant. Toutes les situations, spatiales, toutes les vitesses apparaissent différentes, recréées. Par application d'un nouvel axiome générateur commence un mystérieux et pathétique ballet universel. Lisons le poème qui a nom l'Echo dans les *Gravitations* : Deux enfants étincelantes de grâce s'immobilisent pour le cœur plein

(1) Cf. — Emile Meyerson. La Déduction relativiste p. 179-180.

d'amour qui se fixe en leur forme chérie et c'est le monde des objets qui autour d'elle se met à ruisseler sur la pente du temps :

Le vent et le soleil si bien vous multiplient
Que vous faites courir les rives de la vie.

Ainsi l'intuition d'un poète a rendez-vous, on ne sait comment, avec les plus récentes conceptions de la science. La création poétique donne au réel des aspects sans nombre, imprévus et charmants comme des figures de danse, émouvants comme le souvenir des morts, frais et virides comme la mer au matin. Libre à vous d'expliquer comment cette connaissance qui rajeunit tous les visages et tout l'organisme de l'être coïncide avec les doctrines des physiques modernes. Qui a pu entendre Jules Supervielle, renversant la tête en arrière,

« *comme font les morts, mon amie* »

lire ses poèmes de sa belle voix solennelle et grave comprendra que pour lui la poésie est pesante, comme l'est la lumière pour un Eddington ou un Weyl. Une énergie de radiation pèse sur les atomes intelligibles et sur les atomes sonores, équilibre le vers ou le verset, chasse les particules sans corps ou trop absorbantes, qui sont concepts et idées abstraites et propulse parmi « l'horreur cosmique », ces voyageurs lumineux, ces astéroides, les poèmes de Gravitations.

*
* *

Jules Supervielle n'est pas de ces esprits flottants, qui ne sont jamais descendus jusqu'au niveau des objets, vivant naturellement parmi les modes atmosphériques ou électriques de la vie ; lui, s'il hante les hauts espaces, c'est qu'il s'y élève avec la raideur et le grand déplacement d'un avion albatros, d'un spad de guerre qui quitte le sol lourdement appuyé sur les couches d'air. C'est un fils de la terre, amoureux des objets matériels, attaché à leurs substances et adhérent à leur forme. Si adhérent qu'il les emporte avec lui quand il se fait nuage comme dans ce poème de Gravitations :

Un nuage va celant entre les plis de sa robe
Un paysage échappé à la terre et au soleil.

Ce nuage, tout chargé de reflet et de souvenirs et triste comme une conscience d'homme, emporte sa patrie terrestre collée à la semelle de ses souliers infatigables :

Mais rien ne semble étonnant à ce peu de rien qui glisse,
Rien ne lui est si pesant qu'il ne puisse l'embarquer
Ni la place du marché, ni ses douze brasseries,
Toutes les tables dehors et les visages qui rient,
Le manège avec ses ors, les porcs de bois, leur peinture.

Le poème de Jules Supervielle a les puissants décollements d'un grand paquebot des airs : il aspire à survoler cette merveilleuse substance des objets matériels, à planer bien au-dessus de ces formes externes où nos sens se nourrissent d'une rassurante rationalité, et d'une robuste plastique ; mais il ne quitte pas le sol sans emporter un échantillon de toutes ces choses perceptibles, nos seules amours, ces choses sans quoi les idées elles-mêmes ne seraient pas aimées. Le poème de Jules Supervielle est une arche de Noé qui flotte à la découverte de ciels inconnus.

Cela explique la structure de ces odes — large base et sommet délié, comme la pensée de leur auteur toujours s'allégeant finit en une pointe oscillant dans l'éther. La composition du recueil reproduit la composition du poème isolé ; d'abord la lenteur solennelle, appuyée, des odes en versets massifs et à la fin, des poèmes délicats par où s'échappent, suivant des rythmes octo ou hendécasyllabiques, une ivresse fluidique, un vertige de pure contemplation, l'amour d'un parfum sans limites.

*
* *

Bien tenu par les choses et possédé par le rêve ; tout engagé d'abord dans une lourdeur Clithonienne et s'échappant de l'étreinte de la réalité ; de là vient « l'humour triste. » Chacun des termes juge l'autre, fait à l'autre promesse et reproche et tout reste accident. Le

court destin de l'homme ne va point jusqu'à l'unité. Jules Supervielle, dans un temps fécond en poètes-amuseurs réalise un art humain et pathétique qui ne connaît d'autre surnaturel que celui des rapports du réel avec la conscience de l'animal humain, de l'animal-poète.

*
* *

Une sensibilité si fort retenue par les bras de ce monde et par son mariage avec la chaude création s'accompagne chez Jules Supervielle d'une industrie pénétrante de la conscience. Proust remarque dans la Prisonnière que le don propre des artistes modernes c'est ce regard dont ils enveloppent leur œuvre dans le temps même qu'elle est œuvrée en eux et par eux. Rien n'a d'intérêt pour nous aujourd'hui sans cette qualité subtile de la pensée, indéfiniment objet pour elle-même jusque dans la création la plus violente ou la plus sauvage. C'est ce qui fait qu'un homme comme V. Hugo nous paraît « inutile » en sa messe, en ses élans torrentiels, en sa terreur cosmique (1). La poésie, tout en conservant les attributs de l'existence cesse d'être simple mouvement : elle est connaissance de l'homme, investigation. C'est pourquoi Jules Supervielle passe du roman au poème et du poème au roman et pourquoi dans Gravitations, nous avons le plaisir de retrouver Guanamiru, cet ingénieux hidalgo de la pampa et des aberrations du sens. La poésie de Supervielle change de catégorie littéraire avec aisance, tantôt se considérant sous la loi de l'objet, tantôt se faisant acte pur et forme mouvante: C'est que, de plus en plus, elle tend à être connaissance des mœurs et fonction de l'homme intérieur.

Cette « joie de voir des choses neuves » annoncées par les poèmes prophétiques de Guillaume Apollinaire,

---

(1) Est-il besoin de dire que nous admirons autant qu'homme au monde, ce Calyre du verbe, cette Bouche Panique. Mais nous ne voulons pas souscrire à une admiration qui devient un conformisme d'état et empêche de voir les grossièretés et les niaiseries prodigieuses de ce Prophète de la Turba cosmique.

elle est chez Jules Supervielle toujours combattue par la Mémoire, par un grand amour voué à cette Famille des Choses Anciennes, où nous retrouvons les Morts et les vieux rêves de l'Homme. Ainsi se compose la tristesse mêlée à son humour, tristesse qui est le choc de deux Poésies. La création d'un univers magique ne suscite pas chez l'auteur de Gravitations cette allégresse superficielle de la poésie « moderne », allégresse d'illusionnistes et de jongleurs d'images. Le père de Guanamiru n'a jamais donné dans ces agréments si froids et si éphémères, ces tours de gobelets, ces girations de métaphores en nickel. Une tristesse lente et méditative sourd continuellement à la base de ces fragments décollés de l'univers, de ces pans de cosmos qui partent à la dérive, icebergs égarés comme des vérités inconscientes. A Montevideo Jules Supervielle a beaucoup plus fréquenté Lautréamont que Laforgue. L'auteur des Moralités légendaires n'est qu'un page pédant de la reine Métaphysique, dont l'imagination sent le journalisme et le quartier latin, tandis que chez Isidore Ducasse, on voit une ténèbre qui monte à l'assaut du réduit le plus inattaquable où se retranche l'homme, à l'assaut de son pire oubli, la raillerie, le jeu spirituel. « Sachez que la poésie se trouve partout où n'est pas le sourire, stupidement railleur, de l'homme à la figure de canard » (1). Le grand sarcasme de Maldoror reconstitue une gravité. Cette gravité, Supervielle en est pénétré dans l'invention de sa féerie; et toutes ces tristesses de la Mort et de la Destinée sont là présentes tandis qu'il s'amuse semble-t-il, à désarticuler toutes nos représentations. Il assigne à la poésie toutes les fins élevées et quasi religieuses que le généreux 19e siècle lui avait prêtées. Se faire une grande idée de l'art, aujourd'hui prête à rire aux beaux esprits ; mais les vengeances de la poésie sont inéluctables et beaucoup moins lointaines qu'on ne s'en donne la flatteuse assurance. Supervielle a osé parler de la beauté, de la douleur et de la nécessité et c'est pourquoi les Muses, divinement ignorantes de la mode, en leur conciliabule éclatant, fomentent sa récompense.

---

(1) Maldoror Chant VI.

*
* *

Le monde merveilleux de l'Adolescence. C'est l'adolescence du collégien de Janson, qui évoque, dans un monde traversé d'éclairs et des expansions magiques des objets, la Béatrice transparente et chimique, décrite avec une ironie solennelle et déchirante :

Le latin autour de nous campe et nous montre sa lèpre;
Je n'ose plus rien toucher sur la table de bois noir.
Lorsque je lève les yeux, à l'Orient de la chaire
Je vois une jeune fille, de face comme la beauté,
De face comme la douleur, comme la nécessité.
Une jeune fille est assise, elle fait miroiter son cœur,
Pendentif fiévreux parmi ses distantes pierreries.
Un nuage de garçons glisse toujours vers ses lèvres
Sans qu'il paraisse avancer.

C'est l'éternelle adolescence de Dieu, qui « gauchit les destinées » ajoutant au schéma de l'univers euclidien le poids de la matière et de l'énergie radiante grâce à quoi l'Evénement s'amasse et se propage. Voici le Devenir rendu possible, et l'espace courbé au point qu'il se ferme sur lui-même si bien que le panthéisme de Jules Supervielle s'interdit l'appui de même qu'Einstein a pu se représenter un Univers ne contenant qu'une quantité limitée de matière compatible avec sa courbure et supposer que, parmi les milliards d'étoiles, certaines ne sont que les fantômes des autres.

Un peuplier sous les étoiles
que peut-il.
Et l'oiseau dans le peuplier
Rêvant, la tête sous l'exil
Tout proche et lointain de ses ailes,
Que peuvent-ils tous les deux
Sans leur alliance confuse
De feuillages et de plumes
Pour gauchir la destinée.

Exister, c'est le fait de la matière déclanchant l'immense nécessité et chaque être est une ride de l'espace.

Supervielle est le poète qui a le plus tourmenté la métaphore pour donner une existence sentimentale et poétique à ces deux idées, le Temps et l'Espace qui ne sont pas susceptibles de représentation sensible. Au début de son œuvre, on sent parfois qu'il a été séduit par cette indiscrétion lyrique d'une Anna de Noailles qui s'arroge les droits d'une jolie femme sur les plus sévères idées et les fagotte avec les fanfreluches d'un paganisme salonnier. Heureusement il avait appris à lire dans Lautréamont et même un jour il a rencontré Maldoror, « à la hauteur de Fernando Norouha » sous la forme d'une vague qui « filait vers l'Uruguay à petites journées. » Grande leçon. La vague passée, tous les styles conservés dans les musées qu'on nomme bibliothèques sont engloutis et le poète se retrouve tout nu sur la plage déserte de l'expression poétique et s'écriant : « A l'ouvrage », comme Robinson Crusoé. Quelquefois, le dirai-je, il m'est arrivé de voir Jules Supervielle, en plein Pacifique, jeté comme Vendredi, dans l'île de Suzanne, échouant sur le rocher Rimbaud et ranimé par la jeune fille de Bellac, à l'instar du don Juan de Byron. Mais ce n'est qu'une image suggérée par certaines métaphores ingénieuses jusqu'à la préciosité que s'était permises l'auteur de « *Débarcadères.* » Il y a toujours chez Supervielle une présence de l'immensité, un côté Nouveau Monde qui empêche de le placer dans un paysage giraudulcien. La tête et les pieds dépassent...

*
* *

Comme à l'exemple de Descartes on peut s'accoutumer à n'avoir plus que des rêves entièrement raisonnables, la féerie finit par s'installer dans le même logis que notre perception et la supplante. Au début cette féerie chez Jules Supervielle reste un peu artificielle, introduite de l'extérieur par le jeu de l'expression, résultat de simples combinaisons verbales, et de quelque machinerie de style. Mais peu à peu développant sa force germinative, elle fait lever des sentiments, des caractères, des personnages. Elle prend racine, elle produit des générations de métaphores, pousse des rameaux phylétiques de poèmes, elle devient nature.

C'est alors qu'on voit jouer cette singulière loi d'alternance : le poème produit le roman, qui produit le poème, etc. L'Homme de la Pampa porte les poèmes de Guanamiru, qui porte le Voleur d'enfant (1), qui porte Oloron Ste-Marie, qui porte... Ainsi cette féerie croit et se charge de fruits comme un grand être végétal sorti de la pampa, une sorte de palétuvier de l'Uruguay, un cactus aux raquettes énormes, prodigieuses, pleines de suc. Voyez comme le Morandisme des Poèmes de Guanamiru est original, plein de saveur à la fois tropicale et française. J'aime cet ingénieux hidalgo de l'Absurde, inventeur de moulins à vent battant des ailes non plus sur les plaines de la Manche, mais sur la pampa céleste, sur les « plages sans fin » du zénith et du nadir. Une puissante ébriété, une mythologie débridée emplit la monade de cet uruguayen éruptif. Il exalte, il jubile d'une folie allumée comme l'œil d'un taureau argentin devenu tout à coup le taureau zodiacal. Alors il fonce tête baissée dans cette immense Représentation dont la conscience normale de l'homme n'est qu'une petite partie, un fragment où ne figurent point les maîtres mots et qui ignore son contexte.

C'est là le royaume poétique de Jules Supervielle. Le monde est plein de fragments d'organes en quête d'une forme spécifique qui les rejoigne, de dimensions en quête d'une forme géométrique les constituant en objets, de sentiments et d'images en morceaux errant à la recherche d'une forme individuelle qui les cimente en personnalité. Supervielle ne croit plus à la géométrie d'un observateur immobile au milieu des phénomènes : il ne croit plus à la personnalité comme donnée et constante. Il ne croit qu'à la destinée et à la féerie. Confions-nous donc à la lenteur solennelle de ces périodes, d'ailleurs massives à leur départ et qui se terminent on ne sait comment par un trou vertigineux, par une raréfaction angoissante des éléments matériels, par un évanouissement des perspectives ou par la chute

(1) Le dernier Chapitre du Voleur d'enfant est contenu dans le poème de Guanamiru « Un homme à la mer » (Gravitations p. 79).

d'un horizon inconnu qui s'abat sur notre monde visible comme un filet jeté par quelque Dieu et qui est sans doute l'appréhension de notre univers par une conscience douée de catégories inconnues. Alors partent et reviennent les tropes en voyage parmi les objets pour retourner enfin à l'abîme, l'œuf qui est leur patrie. Alors s'évanouissent le haut et le bas, la direction à laquelle obéit le squelette de l'homme animal biologique, au profit des relations indicibles de l'éther ; et non seulement le haut et le bas, mais comme dans Platon, le grand et le petit, tous ces rapports qui sont nos outils de vision et de pensée. Des biches étranges impriment leurs sabots sur la mousse de l'azur céleste et un nouvel univers s'instaure dans une conscience humano-astrale qui enveloppe notre planète et roule avec les soleils.

La mémoire humaine roule sur le globe et l'enveloppe
Lui faisant un ciel sensible minervé à l'infini...

Le grand mystère de Jules Supervielle c'est que la terre est douée d'un anneau de pensée, comme Saturne d'un anneau de matière nébuleuse et qu'elle titube sur son ellipse dans un songe peuplé de toutes les images qui hantent l'esprit d'un poète et forment dans les yeux des hommes, ces organes de lumière et de larmes.

Hugo ? Whitman ? La Bouche d'ombre ou le chant de la Terre qui roule ? L'auteur d'Oloron Sainte Marie ignore ces torsions fuligineuses dans l'abîme, les terreurs informes de l'Apocalypse de Guernesey. Quant à l'homme de Long Island, méditant sur le bac de Brooklyn, sans doute Jules Supervielle, comme lui, recueille « les mots de la terre ». Mais que de différences entre le poète de New-York et celui de Montevideo. L'hégélianisme naïf et raide du barde américain est très loin de cet humour qui se joue sur les frontières de la logique du discours, et charme son rêve triste en dessinant de folles images sensibles en marge des équations d'Einstein. La passion de l'irréel, voilà l'essence de cet art et le don de ce poète : Supervielle partage avec Nietzsche ce sentiment amer que nous sommes « plus des poids que des hommes » ; se faire une condition ailée, échapper à cette pesanteur des lois rationnelles

c'est son vœu le plus constant. C'est pourquoi soupçonnant comme Henri Poincaré que la rationalité a été apprise à l'homme par l'astronomie, il commence par fonder les lois de cette science rigoureuse au moyen d'une perpétuelle interférence du cosmique et de l'humain, par affranchir tous les objets de cette gravitation mystérieuse, si bien que champs, villes et jardins s'évadent par la tangente et flottent dans l'espace. Voici donc d'abord les divagations de cet estanciero lyrique et artérioscléreux, ballon risible et bariolé, glissant le long des isobathes des mers, des ciels et du profond inconscient : mais cette passion s'intériorise de plus en plus, comme on voit en ces poèmes d'Oloron Sainte Marie recueillis « derrière le silence », où l'âme surprend avec angoisse et ravissement sa propre féerie.

L'Eternelle Folie
Nous mélange à elle

C'est au moment où Jules Supervielle peut dire ces mots du solitaire de Sils Maria, qu'il triomphe par la *réalité* d'un personnage comme le colonel Bigua du Voleur d'enfants. Le merveilleux cosmique, un peu trop machiné au début par une hallucination à demi-volontaire devient un merveilleux psychologique. Fantaisie devient vérité. Ces images qui n'étaient qu'images rentrent dans l'âme pour y devenir objets, événements vrais, car l'âme est le seul lien des objets et la garantie de tout événement. Le Voleur d'enfants, cette peinture d'un mystérieux maniaque, en sa discrétion savante et fine est le livre le plus riche en données vivantes sur les passions de l'homme et la secrète jointure de l'âme et du corps. En même temps les Odes murmurées derrière le silence dessinent la libre patrie où nous conversons face à face avec les morts et nos sentiments délivrés. Alors la lourdeur sybilline des poèmes cosmiques s'allège en une ravissante indécision, une fraîche disponibilité de l'âme à se faire sœur de toute la jeunesse du monde,

Je cherche une Amérique ardente et plus ombreuse
Avec un Océan la touchant de plus près
Plus vive en son écume, et de son corps peureuse

Ses oiseaux chantent bas, vous prennent à parti
Vous tirent à l'écart dans un coin de forêt
Vous disent leur secret, vous laissent interdit

On n'ose y regarder trop longtemps une rose
Et l'on n'est sûr de rien, même pas des rochers,
Si vif est le penchant à la métamorphose

Sous les yeux des vivants les livres qui se ferment
Deviennent des chevaux au milieu de lanternes
Et l'on monte dessus pour bien mieux s'égarer

Et se trouver enfin, fraîches les deux oreilles
Tout galopant au fond de l'aube qu'on réveille.

Demain les poèmes de Supervielle, ceux que nous attendons, seront les bulletins de ses voyages à travers ces deux continents, la Mort et l'Amour. Sans qu'il cesse d'être l'explorateur de ce surnaturel cosmique qui est la pampa de son imagination et où les choses revêtent des façons d'être inconnues, des aspects de matin de création, il se fera touriste à la suite de Psyché. Et l'angoisse d'aimer, la douleur de retrouver présents les morts « guéris du sang » le pousseront à accroître de terres nouvelles l'immense étendue de ce lyrisme qui fait participer ce sentiment naïf aux hardiesses de la pensée savante en notre siècle vingtième.

Gabriel BOUNOURE.

Nocturne

A André Gaillard.

Cruauté ! cruauté sans nom, cruauté de ma passion !
Et l'élixir des flammes qui se répand au sein même de mon courroux !
L'ouragan de toutes les larmes peut bien alors s'abattre sur ma désolation :
Ce murmure d'enchantement et cette haleine, ce mouvement d'octaves si doux,
Si pur, de brises, en moi s'élève, qui prévaudra contre tout enfer de damnation.

Ces fleurs de brume déploient leurs ailes, parfument leurs songes dans ma nuit :
Comme deux étranges ombelles de veines, vers elles je tourne mes yeux hagards.
Esprit torrentiel qui s'alimente en ces fibres orales, de pluie,
Un ange d'amour resplendira sur la route amoureuse de mes regards.

Or claque! claque de toute la force, ourágan des marées.
L'humide bruissement des palmeraies,
comme une aurore boréale,
Me hante derrière les sables du sommeil.
Souvenez-vous de moi, savantes créatures qui subsistez dans vos transports.
Exigeante Nature, c'est bien ! j'accours, je me rends à tes instances :
Que je sois digne entre les fleurs,
que je sois digne, bien en vue, des ornements de la prairie.

Epargnez au moins mon souffle,
ne me tourmentez pas ainsi, syllabes de mon langage.
Pour comble de dérision :
voilà ces hommes qui pourrissent au son de leurs paroles,
qui m'astreignent à me nourrir du vent fétide de leurs discours :
Mes lèvres d'un jour, proférez donc l'insulte qui me dessèche !
Et vous, sourdez ! mes veines,
Ne fut-ce qu'en songe, ô mes veines, à travers le silence tragique de mon corps.

Le ciel, éternellement avec ses bruits, veille sur nous comme une flamme vaporeuse.
Ruissellement, ruissellement du soir sur mon ombre et sur ma lenteur.
Brode, ami de la forêt, visiteur des lampes,
cette dentelle, autour de moi, comme une paupière de douceur :
Mon indolence est bien celle du lis rêvant
parmi les eaux mouvantes de la nuit.

O fête de mes bras dans cette enceinte de soie.
Que l'eau de grâce vous visite, ô mes paupières, dans votre zèle de blancheur.
Comme l'oiseau emporté qui d'un coup déchire le firmament du vol,

Brisant ce roc de larmes,
Dans votre audace dressez-vous plus fines,
ô mes paupières,
dans l'espace aride du dormeur.

Un mouvement d'ailes qui s'insinue parmi les neiges,
parmi les fleurs.
Sois patiente, reste à rêver,
Mon âme, auprès du monde dans cette tombe veloutée
de ma pupille.
De concert avec les vents mon cœur se donne à battre
dans la fureur des pluies.
Mais qu'il vienne le paysage !
surgi des eaux lointaines d'un murmure,
Qu'il vienne enfin, ce frère aîné de ma pupille,
s'épanouir comme un chant lumineux parmi les feuilles !

Solitude des astres, solitude du sang.
A l'instar des grands fauves j'aime à sourire derrière les monts.
Dites-moi, ô fleurs, à quand les vents ?
A quand les brises dolentes soupirant dans l'eau nocturne de vos corolles ?
Les airs m'embaument et me bercent :
silencieusement, comme un rêve sous la lune,
silencieusement ces dentelles rayonneront dans la mémoire des oiseaux.
Lambris de la demeure !
comme les neiges sur vos cimes augustes d'autrefois :
blondes dentelles qui se déferlent dans la chevelure des torrents.

Echo familier qui me verses dans un murmure les parfums de l'anémone,
Imperceptible écho :
tes plaintes et tes sanglots vont se perdre, tel l'or des sables,
à l'ombre verte des lianes qui veillent sur la croisée.

La lune soudain, nouvelle au monde, qui m'écrit
comme un grand cri.
Le salut est là : dans cette attente vigoureuse,
dans cette voix véhémente où l'âme,
telle une aile de lumière, vole au-devant de la
vision.

Le sucre ardent des fleurs vous illumine de ses beaux
rayons de vie.
Je me souviens,
Ah ! oui, je me souviens de ce corps humide et haletant
d'une femme entre mes bras :
alors les bises s'amoncellent,
et les ombres qui m'exilent du ciel de ma raison!
Tu souffles, dans quelles ténèbres ! ô sang de ma
douleur.
Tu souffles, ô nuit, comme une bouche d'épouvante,
dans mes yeux.
Vents brisant les sables du désert,
Vents de la terreur qui vous frayez cette route de désas-
tres à travers mes larmes,
allez ! ô vents :
sous l'abri cordial des plantes mon front se rit
de vos rigueurs !

L'équinoxe ouvre grandes les tombes.
O femmes que je regrette, l'alcool chante
vos seins de fleur,
Ah ! de par les sables et les forêts, leur lait nuptial de
damnation.
— Mais la plus douce habite mon âme, comme une
graine dans les vents :
L'ouragan jailli de toutes mes larmes peut bien alors
s'abattre sur ma désolation.

Alfredo GANGOTENA.

La Tapisserie d'Elione

I

Elle est partie. Toute la ville est vide. A quoi bon regarder, chercher, attendre? Aucun visage ne sera le sien, aucune voix la sienne. Il fait blanc. Le jour déploye son inutilité. La lumière est bue comme l'eau dans le sable. Les sons se dissolvent dans la porosité des murs. Hier encore tout était lisse, nécessaire, éclatant.

Journée pareille à demain, à chacune de celles qui viendront... Son image démesurée repose inerte sur la ville.

Je m'accoude au bord de la vie, sans me détourner vers la maison dont la bienveillance m'effraye, dont les voix se font faussement douces dès que tu t'éloignes. Alors que je sais leur rigueur et leur exigeante tendresse. Mais je sais aussi qu'à les vouloir brusquer, ma maison s'en irait à tristesse et les volets se fermeraient avec un battement qui est celui de mon cœur d'enfant sans audace.

Tu descends ce matin vers un pays couché le long du lac. Les mouettes sont plus blanches que l'eau, plus grises que la neige. — Je n'arrive pas à retrouver ton visage au delà de tes yeux : des heures viennent, des gens viennent, tout un cortège s'avance et t'environne et monte autour de toi. Et moi je suis sans force pour les bousculer, pour crier : elle n'est que mienne.

II

Quel dessein, si ferme fût-il, pourrait triompher de ce qui nous arrive ?

J'étais là, vois-tu, touche cette page où ma main passe en ce moment. Je regardais plus loin que cette feuille blanche, je regardais au bord de ton chapeau, surgir, s'éblouir et fuir à la dérive les paysages, — éventail dont la vitesse rabat et rouvre constamment les ailes. — La porte d'ouvre. — Une dépêche, en temps de fêtes, on ne tremble pas à l'ouvrir. — Mais voilà que la vie n'a nul souci de nos fêtes disposées selon notre humaine et si naïve arithmétique.

Lui n'a pas choisi, pour mourir, d'avoir dépassé le dernier Noël dont le nom seul lui faisait un autre visage: ses mains agitaient des bougies, sa voix, des féeries ; ses coudes serrés au corps retenaient des paquets enrubannés et son rire, oh ! quand son rire faisait s'épanouir des guéridons bombés de surprises, mille visages défilaient, multipliant les lumières, reflétant de leur voix, de leurs yeux, le mot cadeau, cadeau, toutes les formes du mystère, dessinées et dissimulées sous la soie, les rubans, les papiers bigarés que déjà la main des plus petits caressait.

Pourtant, comme il était au-delà des hommes, depuis toujours au delà de nos gestes tangibles, il a pu faire, il a pu dire tout ce que lui avaient confié les anges. — Tu te souviens, cette première élégie ? — Il a pu raconter, vite, avant de refermer à jamais sa porte transparente, dire encore les vergers qui montaient vers sa tour. Il a pu regarder encore la neige couvrir le pays, chasuble immaculée enveloppant le miracle de la terre mortelle. Il a pu voir qu'aucun hiver désormais n'éteindrait la clarté dont il était composé ; tu entends bien : *composé*. As-tu jamais songé de quelle surnaturelle matière il était fait pour être ainsi modelé de la main des anges ?

Maintenant, au delà de la page blanche, deux visages s'enfoncent et se rapprochent, et je n'arrive pas à régler ma jumelle sur les deux à la fois. Ton visage avec le sien se mêle, se dilue et brusquement se recompose, et c'est ta pâleur dont le contour est lisse, dur, opaque, galet trop blanc, poli par la mer. Et tandis que s'éteint la chambre autour de toi toujours plus pâle, les yeux baissés comme

si tu devais ne plus les ouvrir jamais, voici remonter de l'incommensurable son visage toujours plus transparent et dont les yeux se confondent — si grands ouverts qu'on ne pourra plus les lui fermer, — avec son front, son front de pierre incandescente.

Malte, Malte, que ton visage est dur de n'être plus tangible à nos yeux de chair.

Il a suffi d'une porte qui grince dans la cour, d'un pas dans l'escalier — le sais-je ? — d'un battement de plus dans mon cœur, pour que la page soit de nouveau rectiligne et blanche, insensible, pâte de bois, comprimée, apprêtée, enroulée, découpée, vendue, achetée, revendue, etc... « Histoire d'une feuille de papier » collection des sciences vulgarisées.

J'ai beau me dérober à tout ce qui raisonne et comprend : ils sont partis, offrant à d'autres leurs présences. Mais au lieu de m'en aller vers lui, pour qui je n'aurai jamais assez de beauté ni de temps — n'est-il pas à la mesure de l'éternité ? — mon cœur banal s'en va vers toi, agacé de ton départ plus qu'angoissé de son absence.

III

Je travaille à découvrir tous les possibles de tes heures afin d'être au moins sur le passage de l'une d'elle. Je vois que je ne sais pas te voir sans moi. Cette vibration qui serre et libère et resserre mon souffle à ta pensée, me viendrait-elle seulement du déchirement qui s'ouvre entre tes paupières quand mes yeux sont vers toi ?

(Oh de quelle substance étaient-ils faits ceux qui aimaient, en silence, invisibles, sans espoir, sans retour, sans réponse, solitaires pour une *Elle*, à jamais *Elle*, vers qui tout converge et d'où rien ne rayonne ?)

Si tel soir, qui pourrait être celui-ci, assise à une table, devant la feuille bleue où tu pensais m'écrire, il te venait la même inquiétude ? Reflet du reflet, sans primitive source de clarté, qu'en serait-il de nous ? Qu'en est-il de nous, de l'aimant qui a joint nos appels, joint notre vie ? Aurait-il été devant moi, mais au delà de toi, cet aimant? Aurait-il été devant toi, mais au delà de moi ? Et dans notre élan, n'aurions-nous que trébuché sur l'écran que

faisaient justement nos corps en un même soir d'attente, nos corps interposés ?

Ombres interposées entre deux appels qui venaient de plus loin que nous, qui nous dépassaient : qui est-ce que tu m'as pris ? où est celui que je t'ai caché ?

Je sais que tu ne m'as pris personne. Je sais que je t'ai — oh pour combien de jours, d'heures, de secondes — caché le monde. Je ne suis pas le monde, — il suffisait de te détourner. Mais toi, regarde.

Un enfant veut surprendre son profil dans la glace, mais, si vite qu'il se détourne, le même regard est toujours là, qui attend, immuable, insensible.

Dans la suite convexe des jours révolus, dans la concavité des jours à venir, dans le rayonnement des dimensions, je cherche à dépasser ta présence, vite, l'instant où tu serais tangente — (Chérie, qu'est-ce que je fais de ma toute tendresse pour toi ?) — tu es toujours là, toujours ta main qui arrête la mienne, toujours tes yeux qui attendaient les miens. Au centre exact de cette sphère concave et lisse, je tourne sans fin — ou bien est-ce elle ? Et que je fuie une hémisphère, me voilà réfléchi, rabattu vers l'immobilité géométrique du lieu équidistant de tes présences... Mais à cause de l'infinie tendresse que j'ai pour toi, je songe douloureusement à la convexité de la sphère où tu m'emprisonnes, et je la vois, cette sphère immense, devenir la convexité sublimée et parfaite, le centre infime de l'univers qui te regarde.

— Oh je t'en prie, ne te gêne pas, éclate de rire pour de bon. Il y a assez longtemps que tu écrasais ta bouche dans ton mouchoir, derrière ma géométrie. Ris, ris aussi fort, ris aussi fou que tu sais, jusqu'à ce que ma boule de verre éclate enfin et me délivre.

IV

Que tu es transparente, Antigone, ce soir.

Tu descends vers l'arène du monde où tu sais retrouver la mort, aussi calme, vois-tu, qu'au jour où tu prenais entre tes mains le tendre visage d'Ismène. Ta voix dessinait dans l'espace la ligne irrévocable de tes jours, et tu gardais entre tes mains les joues de ta sœur, comme on caresse entre ses yeux le port qui déjà se balance et s'évade.

Je n'ai pas rencontré d'être fraternel à qui je n'aie dû parler de toi. T'évoquer en ce calme d'un jour où de tes propres mains tu arrachas le fil de la Moire, tandis que ton regard avait la fixité des yeux de Polynice, tournés vers le zénith, sous le vol calculé des corbeaux.

La terre était pour toi transparente, Antigone. Ismène, cependant, regardait le monde comme un jardin bombé sous l'œil de Zeus. Et c'est pourquoi tu as laissé retomber tes bras. Et c'est pourquoi tu as saisi la corde de tes jours et l'as brandie comme un fouet au-dessus de la ville... Puis, lorsque tout fut consommé, ton visage a repris le calme dont pouvait maintenant dormir Polynice, abrité sous la terre indulgente.

Fraternelle à Ismène, tu as su pleurer sous le dernier regard de Zeus. Mais de quel rire plus déchirant que tes pleurs tu as su dire : ô tombeau, ô couche nuptiale où je vais retrouver la foule de ceux qui m'ont précédée dans la demeure glacée de Proserpine. — Transparente, oh transparente à nos cœurs déchirés et toujours ironiques, Antigone, Antigone, ce soir, notre sœur.

V

Je ne t'avais jamais parlé d'Antigone. Serait-ce à cause d'Ismène ? — Tu poses ta main sur les choses, et les voilà objets, avec des noms, des propriétés, des « états ». Tu as fait naître ainsi pour moi ce monde du tangible que je ne connaissais pas. Et Antigone s'est détournée de moi. Ma ferveur, dis, me viendrait-elle de ce reniement ?

La fenêtre de mon enfance, carré mouvant, moitié ciel, moitié montagne. Bleue et douce ligne tendue entre les crochets des contrevents, qui aurait pu me rapporter un morceau de cette dentelure ? — On leur donnait des noms, pas comme aux villes, un peu comme aux étoiles. — Cette main d'écolier, dépassant le poignet bleu de la blouse, je revois cette main d'écolier qui me tend un pauvre éclat de calcaire gris, le même que je foulais chaque jour, dans le jardin, près des iris. — Je savais bien que personne jamais ne pénétrait dans ce royaume qui monte et descend au delà des rideaux quand on bouge dans la chambre.

Devant ma fenêtre passe la rue, pavés gris entre les maisons droites, fleuve sans joie qui charrie de petits mannequins à deux mouvements. Plus loin, les berges s'amollissent, le cours ondule et, dans la transparence, à peine plus opaques des formes se meuvent, tour à tour rapprochées et dispersées par d'invisibles aimants. Personne ne les a jamais touchées, personne jamais n'est revenu de ces rives impalpables qui se durcissent à la moindre approche, nous dérobant leur secret sous la pierre des murs et des pavés.

Tu es venue trop près de moi, Elione, j'ai touché ton visage, tes mains se sont posées sur mes épaules, et j'ai senti mon être se figer dans ma chair et ta présence s'est durcie en ton corps. Autour de nous, le monde s'est pris comme l'eau par le gel, toujours plus loin, toujours plus avant, — jusqu'aux rives d'hier où déjà nous ne pouvons plus aborder.

VI

Ta lettre au simple visage m'a ouvert la porte ce matin. J'ai regardé longtemps l'adresse, le timbre, l'heure du départ, le nom du bureau où tu as été la porter. Mais c'était surtout pour retarder le reproche qu'elle devait contenir.

Depuis que tu es partie, vois-tu, j'ai joué, honteusement joué avec toi. J'ai tourné et retourné nos jours, cherchant à découvrir ce qui pouvait m'alarmer. — Et ne découvrant rien — vilain présomptueux que je suis — j'ai construit une espèce de portrait littéraire et solennel, furetant à droite et à gauche pour t'expliquer, te définir, nous situer dans un de ces drames sans action, entre le corps et l'âme aux prises avec les facteurs psychologiques de M. Paul Bourget.

Et toi, toi qui n'étais que ce grand, ce tendre regard d'accueil. — Je t'assure que je ne suis pas seul fautif, — oui je sais bien, ma sacrée manie de me justifier, mais j'y vais quand même, tant pis. — Il y a trop de gens, vois-tu, des écrivains si tu veux, qui se sont mis à proférer des vérités particulières — oh si ce n'était que la leur — sur le ton des vérités générales. Ils nous ont fabriqué un ample cartonnier de fiches à renvois, où tu es

sûre de te retrouver. La fiche *amour* renvoie à *chair,* qui renvoie à *esprit,* qui nous balance jusqu'à *Platon* en passant par *Lesbos* d'où l'on retombe à « Mon corps et moi » de M. Crevel, pour rebondir défintivement entre les bras de M. de Charlus et d'Odette. Je te passe les autres transitions, y compris celle de Freud qui ne doit pas jubiler d'avoir été mis à la portée de toutes les bourses... Les vérités générales, d'ailleurs, sont-elles autre chose que des accidents définitifs ? Et il n'y a de vérité que dans l'accident qui nous arrive à nous. M... pour les autres.

Que nous sont-ils, Elione ?

VII

On siffle dans la rue. Faut-il si peu pour me distraire d'Elione ? — C'est tout d'abord un zigzag ricochant de gauche à droite, mur à mur. Ça m'agace. Puis ça reprend en tiges effilées qui s'élancent du trottoir par dessus les maisons et retombent en fusées, souples tiges balancées dans l'air et fleurs mouvantes que font les oreilles des passants.

Le grand bouquet se penche et se balance et se relève. Où est la hotte d'où s'évade pareille fête par dessus les toits, d'où pareille gerbe s'élance ? — On siffle dans la rue un matin de janvier, sous la pluie... S'il n'y avait pas quelque part, dans le monde, dans le temps à venir ou déjà révolu, une plaine de blé blanchissant sous le cri d'une alouette, ce chant, dis-moi, serait-il donc possible? — Et voilà que rien n'est perdu, de tant de paysages jamais vus, de tant d'heures jamais vécues. Mer immense du monde, et chaque geste fait son onde jusqu'à la plus pauvre grève de la vie. Tu croyais être seule à t'éblouir sous le soleil, pour les yeux de personne, pour le cœur de personne, plaine des blés qui blanchissais, l'été dernier, l'été d'il y a mille ans, plaine du premier été de la terre. Et voilà que l'écho de cette lumière, que le reflet de ce chant aborde en ce matin de janvier et de pluie à ma fenêtre, puisqu'on a sifflé dans la rue.

VIII

Tu es toujours un peu distraite, Elione, quand mes histoires sont trop longues. Il me semble même que sitôt commencées, tu les vois d'avance interminables. Tu n'écoutes plus. Je t'ennuye. Je ne puis pas imaginer qu'il y ait un intérêt quelconque en quoique ce soit, sinon rapporté à toi. Et c'est pourquoi je t'ennuye, vraiment.

Je devrais t'apparaître séparément de toi et non toujours rapporté à toi seule. Comme si la vie, les moments, les événements n'étaient que des pièces détachées de toi et que je couds les unes aux autres. Tu sais, ces tapis qu'on fait avec d'anciennes robes.

As-tu jamais cette hantise d'embêter les gens ? C'est en tous cas le plus sûr moyen d'y arriver. — On entend résonner sourdement les mots qu'on pousse avec effort l'un après l'autre, l'un contre l'autre. La voix devient terne. On la secoue, elle s'enroue. Du silence pend entre les phrases. On est sur une terrasse où du linge est accroché à des fils de fer. Des tabliers de bonne et des chemises à rosaces vous empêtrent le visage et le cou. Puis tout à coup, une voix brusque mais sans énergie vient balayer l'espace : « Vous ne vous êtes pas trop ressenti de votre grippe ? » — Ouf, on respire. — Alors, doucement on reprend courage. Mais avec tant d'intentions, une telle certitude qu'on va bagoûter que toute la lessive molle et humide vous retombe en paquet sur la tête.

Je me disais tout cela, cet après-midi, en descendant la ville. Tout n'était qu'allusion à toi. Un camion de charbonnier laissait fuir des éclats d'anthracite sur le trottoir blanc, ça faisait tes yeux et ton cou. Pourquoi as-tu les yeux si foncés qu'on ne sait jamais si on est au delà de tes paupières ou arrêté contre des iris d'agathe ? Pourquoi as-tu la peau si blanche ?

« Simone, la neige est blanche comme ton cou,
Simone, la neige est blanche comme tes genoux... »

Si blanche qu'on ne sait jamais si elle est transparente à de la neige ou opaque à du sang.

Et puis cette dame complètement idiote d'avoir exactement le même chapeau que toi. Et une voix encore plus stupide de dire, avec l'exacte intonation de ta voix : « Non, non, pas celui-ci, celui-là, là, vous ne voyez donc pas ? »

Mais où je t'ai le plus chérie, avec de l'angoisse, avec malaise, c'est en passant près d'un mendiant, sous les arcades du Louvre. Mon Dieu, quel chemin pour arriver à monter son bras jusqu'à son chapeau, à prendre ce chapeau par l'aile, et à redescendre ce bras, à le tendre juste à la hauteur où les hommes ont leur montre d'or dans la poche de leur gilet, où les femmes tiennent leur sac à chiffre d'argent. Et devant ce chemin du geste qui en arrive à dire : « donne, tu as trop puisque tu as plus que moi » ; devant ce visage où les rides et la couperose n'ont plus laissé la moindre place où des regards pourraient se reposer, — ton image a surgi et m'a écrasé. Ton injuste beauté, ta robe injuste d'être sans tache et neuve et achetée, tes bas sans rides, tes souliers sans fatigue, ta voix unie, toutes ces lignes sans accroc, ces couleurs sans bavures — j'ai eu honte de toi, Elione.

A quoi se raccrocher en regardant s'ouvrir ce chemin de misère ? Terrain vague ; un ciel perdu erre à la recherche d'un arbre. Les oiseaux ne s'arrêtent pas, tandis que les passants s'embourbent et trébuchent sur des tas de plâtras. Terre sans saison, sans heures, sans journées, que faudrait-il, mon Dieu, pour la durcir en rues, en maisons, en jardins, et jusqu'à ce que des tapis viennent se poser dans des chambres et des fenêtres s'ouvrir vers le DEHORS. Dehors qui appelle dedans...

Pour lui, il n'y a plus dehors ni dedans. Le ciel ne sait où commencer et d'être partout, il n'y a plus de ciel. Et pour lui, d'être attaché aux pièces qui tombent dans son chapeau, de partout, de nulle part, il n'y a plus de jour, de nuit, de pensée. Il n'y a plus de nom qui le ferait se détourner si on l'appelait. On lui dit « Hé, vous, hé toi. » Peut-être même ne lui dit-on déjà plus rien : il n'est plus que ce geste d'éternité qui jette son filet dans le flot fermé des passants, ce geste éternelllement circulaire qui prend le métal et le transforme en pain et toujours recommence et tourne pour jamais — on panse les blessés, mais c'est pour les renvoyer au front... cercle sans tangente possible. Quand le chapeau demeure vide, — sécante.

Elione, Elione, nom écrit, nom qui dessine ton visage avec la voix de ceux qui t'appellent. (Adresses de lettres, chiffres du linge, pas moyen que tu te perdes.) Et tu es

dans ce flot hermétique des passants qui glisse au bord du chapeau. (Ton petit chapeau gazelle qui ne saura jamais que recouvrir ta tête.) Son chapeau noir, béant sous le ciel. Dis, ce n'est pas de la haine que j'ai pour toi quand je vois tous ces chapeaux renversés sous le ciel, et qu'on ne pourra jamais, jamais retourner ?

IX

Elione m'a téléphoné aujourd'hui. Sa voix a été dans cette chambre, sa voix aveugle et sans visage. Pourquoi n'a-t-elle pas compris la cruauté de ce moment suspendu dans l'impossible, par dessus les pays qu'un déclic suffit à détruire ? Cet instant agacé de tenir entre deux points extrêmes un fil toujours plus tendu, prêt à casser. Depuis le « Allo, c'est vous, Blaise ? » Jusqu'à « oui, oui, bien sûr, au revoir » — crac.

Cette psychose des conversations interurbaines me viendrait-elle de la première fois où je me suis servi d'un téléphone ?

Ma mère m'avait emmené pour quelques jours à la campagne et, un matin, nous avions imaginé de surprendre mon père entre deux de ses cours. — Nous n'avions pas le téléphone à la maison.

« Tiens voilà papa, écoute. » J'entends encore la voix de ma mère. Je me vois encore prenant gauchement le récepteur, regardant ce curieux instrumnt de nickel et d'ébonit, ce cordon par où mon père devait passer pour toucher mon oreille. — Je ne reconnus pas sa voix, je ne compris pas ce qu'il me dit, mais tandis qu'il parlait, il m'apparut comme reflété sur une de ces boules de cuivre qui terminent les mains courantes, un petit homme en habit noir et qui se renversait en arrière pour crier quelque chose que je ne cherchais pas même à saisir. — Durant tout le reste de notre séjour, je fus obsédé par cette image. Je n'arrivais plus à voir mon père autrement que déguisé en ce petit homme ridicule, tantôt renversé en arrière, tantôt penché en avant selon les fantaisies d'une boule de cuivre. Je ne fus délivré qu'à notre retour, lorsque je vis mon père sur le quai de la gare. Et je n'aurais pas su dire pourquoi je me mis à pleurer dès que je fus dans ses bras.

... Elione me raconte avec une touchante exactitude tous les événements de ses journées, mais depuis ce téléphone, je me vois, dans ses yeux qui suivent sa plume, sous les traits d'un ridicule petit bonhomme qui se cambre et s'incurve selon les fantaisies d'une boule de cuivre qu'elle semble faire danser dans sa main.

Pourtant, sa voix a été là. On a beau m'expliquer qu'il n'y a pas de « réalité » dans ce son, dans ce fil qui ne transmet pas la voix mais demeure immobile, modifiant seuls ses états, — que m'importe ? Maintenant qu'a cessé sa voix aveugle et sans visage, je touche ce visage, je touche de mes lèvres ces yeux. Ces objets posés sur ma table, ne viennent-ils pas d'y être placés par ses mains? Ne vibrent-ils pas encore du mouvement de ses mains ? Elle est toujours plus partout, partout, et cependant unique, là, exactement dessinée à l'endroit que je viens de quitter des yeux. Puis multiple et identique, comme si elle passait et repassait entre des glaces qui se font vis-à-vis. Maintenant qu'a cessé sa voix, c'est moi qui veux l'entendre pour fixer l'un de ces visages, pour l'isoler loin de ces prismes qui la réfléchissent et l'éteignnt tour à tour.

Je prends l'appareil, mais aussitôt j'entends : « Allô, allô c'est toujours toi, Nana? » — « Oui... ça-a... co-olle, j'y... vais. I-il... o-o occupaient, il occupait ». — « Au singulier ou au pluriel? — « Au... ss- in- gu - lier, bien-in... sûr. » — « Mais je ne comprend plus alors ». — Mais... si, voi- yons- on, puiss- que. » — « Ah oui, ah oui. Alors ça tient toujours ? Bon, c'est ça, je comprends, entendu ». Crac.

Je repose l'appareil. La chambre penche, le plancher est mou comme un matelas. Qu'est-ce que je viens d'entendre, de *voir ?* Une voix d'homme, tranquille, nonchalente de n'avoir jamais eu à résister au pire. Une voix de femme, saccadée, avec des trous entre chaque mot, à croire qu'on l'écoute en se bouchant les oreilles alternativement... Une voix, des mots, les mêmes, en somme, qui passent en cet instant dans mon gosier. Mais n'est-ce pas une voix toute naturelle, des gestes tout familiers qu'il suffit de faire dévier d'une fraction de degré pour qu'ils fassent complot, et meurtre et sang ? Cet angle infime, par quel mystère l'ai-je fait franchir à ma pen-

sée dès le premier mot entendu, ai-je *vu* qu'il ne pouvait s'agir que du pire ?

Il me faut encore plus Elione pour chasser ce cauchemar... Mais il semble que ce soir, le fil du téléphone est sale comme un égoût et ne laissera plus passer l'impossible transparence de sa voix.

... toujours dit que vous iriez à l'enterrement de Maurice Clochard...

— Mais oui, j'y viendrai sûrement.

— Que je suis heureuse, chère Madame. Ne pourrons-nous pas nous voir après l'enterrement — ça ne durera pas longtemps et vous savez que j'habite à deux pas.

— Oh que je regrette, j'ai une visite qui m'arrive à deux heures et demie, juste le temps de rentrer chez moi.

— Quel dommage, chère Madame. Je m'étais tant réjouie de vous voir. Je m'étais dit comme ça que vous iriez à l'enterrement de Maurice Clochard et que nous aurions un bon moment pour causer, chez moi, puisque je suis tout près. Enfin, nous prendrons jour.

— C'est cela, nous prendrons jour.

— Et les enfants, tout ce petit monde, ça va toujours?

— Mais oui, mais oui, je vous remercie. Oh, un peu de grippe, rien de grave, vous savez ce que c'est, un petit nez qui coule, un peu de bronchite, avec ce froid.

— Bien sûr, bien sûr. Alors c'est donc entendu, à l'enterrement de Maurice Clochard. Votre mari sera là ?

— Naturellement.

— Au revoir. Donc après l'enterrement.

— C'est ça, au revoir.

— Au revoir.

. . . .

Les heures tournent. La grande aiguille traîne dans le gris, accrochant au passage des algues grises. Tandis qu'en retrait, protégée, l'aiguille des heures assiste, juge et passe, inévitable et lente comme les jours. Ignorante des secondes qui piquent et vrillent jusqu'au sang, jusqu'à la fin.

Amour qu'on attend, qui déchire et qu'on attend jusqu'à la fin, pour ce lieu d'immatérielle suspension hors du temps. Pour ce sommet si tôt atteint, si tôt perdu. Balle qu'un enfant lance en l'air, et pendant un instant la voilà suspendue entre l'élan et la chute. Voici le tumulte

incessant de la rue, et brusquement un trait infime de silence coupe le brouhaha. Mais c'est déjà dans le tumulte revenu qu'on perçoit cet instant. C'est quand déjà l'amour déchire qu'on voit le lieu dépassé du bonheur.

X

Elione va rentrer. Elle n'est plus que des heures tracées sur le nombre infini des cadrans. Horloges des mairies au-dessus de la place immobile ou couverte de pas selon la volonté des aiguilles noires sur l'émail blanc. Montre de platine où l'heure est si morose, avant midi, sur ce poignet inutile de femme. Tic-tac de la pendule, mêlé au bruit des fourchettes dans les salles à manger. Pages des indicateurs où les heures sont rangées comme des wagons sur des rails de garage.

Gare de grande ville, pareille à toutes les grandes gares du monde — odeur, sifflets, journaux, visages.

Petite station de village, et quand a passé le seul convoi de la journée, on entend le pas du chef de gare et le goulot de la fontaine reprend avec son doigt d'argent le jeu un instant suspendu.

Il se passe un moment. Elle sera là, plus occupée de ses bagages que de moi. — Il se passe encore un moment. Des paysages inclinés glissent parmi le tumulte et la suie des quais. — Il se passe encore un moment. Elle ne peut pas ne pas être là bientôt. Et cette certitude me bouleverse.

Quelques jours d'absence, et l'on ne voit plus celle qu'on a tenue dans ses bras, mais celle qu'on avait depuis toujours cherchée, celle qui s'est glissée devant tous les visages rencontrés, montrant sa différence. Celle qui distendait ou resserrait les heures entre ses mains posées autour de mon cœur. Se peut-il qu'un être de chair, de la même substance que soi-même, puisse vraiment bousculer la terre et vous faire toucher à la courbe infinie de nos douleurs, de nos ferveurs ? Alors où suis-je d'être là, sur un quai de gare, attendant celle que voilent les mille formes de l'attente ? Vais-je savoir chercher son visage, savoir désirer la reconnaître ?

Mais voilà que tant de nos gestes, de nos paroles, de nos pensées doivent obéir à l'unanimité des volontés ha-

bituelles. Voici que dès le matin tout un moi-même s'est soumis au rythme de tant de conventions, que je vais bien retrouver son visage au lieu de chercher mon visage dans la foule que le train, tout à l'heure, poussera vers moi.

Je me suis assis. D'un côté une femme toute en jupe et en châle de laine noire. De l'autre, une valise placardée de paysages pour hôtels, azurs et cramoisis, paysages prostitués et peints comme des courtisanes. — En face, une affiche du P.-L.-M. me cache les passants. Je n'aperçois que leurs jambes. Puis, à regarder l'oscillation multiple des pantalons et des bas, la pancarte se fait transparente, des bras, des épaules et bientôt des visages traversent le bois et le papier opaques. Et ces visages m'apparaissent dans leur vérité essentielle, tant les hommes songent peu à dissimuler les intentions que leur démarche révèle.

Il y a des jambes qui rient, rient sans penser à plus loin. Il y a des pieds qui écrasent, sans scrupule. Des pointes de souliers qui n'avancent qu'à contre-gré, parce que tout le monde pousse et tire notre vie. Des chevilles qu'on peut faire tourner à volonté. Des talons qui claquent pour simuler la décision, mais la semelle hésite et finit par se poser, — il n'y a pas moyen de faire autrement. Des jambes qui se frôlent en attendant de frôler d'autres jambes. Des bas bien tendus où le mollet vibre à chaque pas, — on a décidé de se passer des autres et de la chair. Des jambes souples qu'on imagine pouvoir ployer d'une caresse. Des jambes au dessin net et allongé, si nues sous leur réseau de soie et qu'on ne peut imaginer qu'harmonisées à d'autres jambes, aussi nettes, aussi douces et que la moindre virilité briserait.

Mystérieuse souplesse et sinuosité d'une jambe, d'où vient qu'elle puisse ainsi dessiner tant de mollesse, malgré la dureté de l'os et la fermeté des muscles ; — et sourire comme une joue ? — Oh là, là, l'irrémédiable paresse que trace à chaque mouvement la pointe de ce pied, avant de se poser, — en dedans. Et pauvres mécaniques sous des jupes trop longues, machines à marcher, sans élan, sans attente, juste de quoi ne pas tomber.

... J'ai sursauté : ces jambes aux chevilles un peu trop larges, ces pieds où il y a de la paresse et de l'obstina-

tion, il m'a semblé les reconnaître, bien que je n'aie jamais songé qu'Elione fût particulièrement obstinée et paresseuse. Mais ce ne peut être qu'elle, P. L. M., P. L. M., P. L. M., le temps de supplier — qui, mon Dieu ? — de supplier que ce ne soit pas elle.

Ce n'était pas elle.

XI

Et savoir qu'on aura toujours ce même terrible courage de recommencer. Se le dire au moment précis où l'on se sent vidé, bu par l'ouverture béante de la porte qui ne se refermera plus. Où l'on est sûr que le seul être indispensable vous sera toujours indispensable et ne reviendra plus. Et garder dans la tête, — mais où, mais comment ? — assez de place pour de petites et sales perspectives, sales et petites d'oser naître en présence de cet élan total vers celle qui ne reviendra plus.

D'un livre que j'ai lu il y a cinq ans, je n'ai retenu qu'une chose : la guerre arrive ; rien n'est dérangé du paysage qui s'inscrit à la fenêtre. Des enfants jouent dans le sable, dans le soleil. Il tient dans sa main l'ordre de mobilisation et sa première pensée se colle à une paire de souliers dont il faudra vérifier les semelles et les clous avant de la mettre dans le sac.

Que vais-je faire du livre qu'Elione a laissé chez moi? Et du petit peigne de poche qui a dû glisser de son manteau et que j'ai retrouvé après son départ, dans l'antichambre. Et ce papier d'abat-jour que j'avais promis de commander. Une adresse de tapissier que j'ai oublié de joindre à ma dernière lettre. — Mon Dieu, mon Dieu, qu'elle est vivante, vivante. Multitude d'objets, de gens, de pensées qui me jettent vers elle.

La toile de fond remue encore. Un paravent oscille derrière le rideau. Les trois coups vont être frappés, vont être frappés... frappés ?.... Déjà les flambeaux sont éteints. Une lanterne sourde erre dans le couloir... Vont être frappés. Pas encore, pas encore ? Programme, programme. Taxis pour la sortie, Messieurs-Dames. Pour la sortie? la sortie ? — Eh, vous là-bas, qu'est-ce que vous attendez ? — La salle est vide. Un parapluie oublié. Les housses rampent sur les fauteuils — vrr, vrr. Ves-

tiaire. Perron. La pluie. Toutes les routes possibles et dont aucune ne fait signe. « Mon chéri, c'est toi qui a mes gants dans ta poche ? » — Oui — Mais ce n'est pas moi qui ai dit ce oui.

XII

Ton regard d'innocence ne me consolera jamais de ma misère.

Blaise BRIOD.

Poèmes

I

Un nuage passe en riant sur ma maison
Je crains pour ma pauvre tête
Que le vent n'épouvante plus
La taille d'un soleil-statue

Je possède la forêt blanche
La mer cristallisée au ciel
Les arbres mous comme des taupes
Les fourrures des derniers fous

Je possède un tombeau violet
Creusé dans une violette
Qui par la taille et le climat
Dépasse le Cap Strontiane

Je possède des oiseaux secs
Moulés sur un relief de lune
Et la viande d'une prairie
Etalée sur des pierreries

Cette couronne de vin pur
Le fief de modération
Je les possède pour toujours
Je les garde de la lumière

Et c'est le feu de cheminée
Qui veille à ma porte le soir
Avec une branche de sable
Et des paupières à la craie.

Mars 1928.

II

Flamber comme un feu de vipères
Je veux nouer à ma vie
La silencieuse terre bêchée
Le partage des liquides
L'air que filtre le regard
Et la flamme disparue

Mes mains sont rouges comme vos lèvres
Dites-moi qui assassine nos amis
et qui moissonne les femmes

Le deuil fourmillant des insectes
Les fourmis des yeux m'envahissent
Il n'y a plus que trois prismes de soleil
dans mon œil immatériel
Il n'y a qu'une cendre verte sous ma bottine
Et la mer tout entière tient dans l'ombre de mon corps

Où est le sang végétal qui me couronnait
Et la charpente un peu charbonneuse de mon cœur
Où sont ma patience et ma volonté
Je suis jaune et pourri comme l'Eté
et déjà la neige me prend aux ongles
Arrêtez cavaliers
Suspendez vos reflets aux feuillages
Il y a place ici pour votre peur

Mars 1928.

Roger Vitrac.

Les Sous-Hommes [1]

Le samedi de cette semaine Polzer portait son chapeau noir. Il venait de la banque et retournait chez lui en se dépêchant. Il était sept heures du soir. Les rues étaient pleines de commerçants attardés et d'employés qui rentraient. L'atmosphère retentissait du bruit des rideaux de fer que l'on baissait et des sonneries des tramways bondés. Après la place Wenzel au coin de la Wassergasse il dépassa deux petites filles.

Il avait à peine fait quelques pas qu'il les entendait rire aux éclats. Il se retourna ne sachant pas qu'il était l'objet de leur gaieté. Il le comprit en regardant leurs visages. Leurs yeux étaient fixés sur son chapeau.

Craignant qu'un oiseau ne l'eût peut-être sali, il l'ôta rapidement, le retourna entre ses mains en l'examinant avec soin. Les petites filles s'étaient approchées. Elles riaient aux éclats. Des gens se rassemblaient autour de lui. Il était au milieu d'eux. Il en arrivait toujours d'autres. C'était le coin le plus fréquenté. Même des tramways on remarquait le rassemblement. Il vit derrière les vitres tous les regards tournés vers lui. Tout autour on riait. Tous le regardaient. Il remit de nouveau son chapeau.

Les parents des deux petites filles étaient arrivés. Ils étaient grands et gras. Le père avait un chapeau mou de couleur sombre orné de poils de chamois. C'étaient des étrangers. Polzer voulut s'en aller. Les petites filles sautaient autour de lui. Il jeta un regard circulaire et se trouva presque contre elles. Elles se tenaient par les mains et riaient. Elles portaient des

---

(1) A paraître prochainement aux éditions de la N.R.F.

chapeaux vernis ornés de rubans multicolores. Sa détresse leur donnait de l'audace.

« Mon Dieu, mon Dieu ! » cria l'une « de quel héritage tenez-vous ce chapeau ? »

Il rougit. Le chapeau venait en effet de ce qu'avait laissé Monsieur Porges. Sa veuve l'avait fait arranger pour lui.

« Qu'est-ce que c'est que ce modèle ? » dit le père en riant « combien en demandez-vous? je suis acheteur. »

« Je suis fonctionnaire dans une banque » reprit Polzer humilié.

Les petites filles étaient parties et les gens s'éloignaient. Il prit son chapeau sous son bras et se dépêcha de rentrer.

Une fois dans sa chambre il le posa sur la table et l'observa attentivement. Il vit que dans la partie intérieure du cuir les initiales G. P. étaient incrustées. Monsieur Porges s'appelait Gottlieb. Jusque là il n'avait pas remarqué ces lettres. Il ressentit l'humiliation qui l'avait exposé honteusement aux regards de tous les passants comme une vilenie du défunt et de sa veuve Clara qui voulait l'abaisser. Il fut frappé par l'expression de méchanceté du regard de Madame Porges. En même temps il lui apparut clairement que celle qui l'avait donné en spectacle à la foule pouvait réaliser sa menace de lui enlever la chambre. Il sortit les deux lettres du cuir de son chapeau et les posa sur la table.

Lorsque la veuve entra, elle remarqua immédiatement le chapeau et les lettres. Elle l'interrogea du regard.

Il dit tranquillement :

« Je ne porterai plus ce chapeau, Madame Porges. »

« Vraiment ! Un chapeau qui était encore si bon ! Feu Porges l'a possédé si longtemps et l'a si rarement porté. Il était presque toujours dans son lit. »

« Je le refuse », dit Polzer.

« Que refusez-vous ? »

« Je refuse de porter le chapeau de feu votre mari, Madame Porges, et de prendre quoi que ce soit de son héritage. »

« Quoi que ce soit ? »

Il comprit qu'elle pensait à la chambre.

« En ce qui concerne le chapeau, seulement en ce qui concerne le chapeau, Madame Porges. »

Elle sourit et s'assit.

« Qu'est-il donc arrivé Monsieur Polzer ? » demanda-t-elle.

Il rapporta l'incident survenu dans la rue. « Je ne le porterai plus », dit-il pour conclure.

Elle s'était levée. Elle le prit et le considéra.

« Un beau chapeau presque neuf. On pourrait bien le vendre... Demain matin vous irez chez Bunzl dans la Schulgasse. C'est demain dimanche. Vous le vendrez », dit-elle d'un ton décidé en quittant la pièce.

Il n'avait pas pensé à cela. Si elle voulait lui donner congé, il serait bien forcé de le faire.

Il courut hors de sa chambre pour lui en parler.

La cuisine était déjà dans l'obscurité. Dans la chambre de Madame Porges il y avait de la lumière. Polzer était debout dans le couloir sombre. A travers la vitre qui formait la partie supérieure de la porte il aperçut l'ombre mouvante de la veuve. Ensuite tout s'éteignit.

Il demeura encore quelque temps en attente dans le couloir, et retourna dans sa chambre. Son diner était resté intact sur sa table. Il n'avait pas encore lu son journal. Il n'avait pas le calme voulu pour tout cela. Il devait d'abord savoir s'il lui faudrait aller demain chez Bunzl pour vendre le chapeau ou si elle y renoncerait. C'était demain dimanche, il pouvait par conséquent y aller le matin. Mais il y avait des préparatifs à faire. Il faudrait faire un paquet. D'illeurs s'il fallait réellement en arriver là, il devait se lever plus tôt. Il faudrait inscruster à nouveau les deux initiales dans le cuir du chapeau.

De toute manière il ne devait pas laisser l'affaire aller assez loin pour qu'elle lui donnât congé sous ce prétexte. Il comprenait qu'elle lui en voulait avec raison. Elle devait considérer le refus de mettre le chapeau comme une insulte pour son mari défunt. Il n'était pas douteux qu'elle songeât à lui enlever la chambre. Elle était sortie sans attendre sa réponse. Si elle le congédiait demain il devait avant tout avoir un autre logement. Il savait que d'énormes vols avaient lieu au cours des déménagements. Il se représentait combien ce devait être difficile de surveiller des gens qui s'y opposaient en montrant de la grossièreté et de la mauvaise volonté. Il était effrayé en pensant à la multitude d'affaires qui devaient être emballées. Il ne

pouvait pas compter sur l'aide de Madame Porges. Il envelopperait l'image du saint dans du papier et le prendrait à la main. La pensée de rechercher un autre logement le rendait tout particulièrement nerveux. Dans quelle partie de la ville devait-il d'abord chercher ? La ville était grande et on ne pouvait pas savoir par où commencer. En dehors de cela il était difficile d'obtenir des chambres et on pouvait tomber chez des gens peu recommandables. On risquait aussi que des enfants fussent dans la maison.

Il se coucha. Mais il ne peut s'endormir. Il savait qu'il ne pourrait pas supporter toutes ces émotions. Peut-être qu'il tomberait malade et devrait manquer la banque. Le travail s'accumulerait sur sa table. Chaque jour arrivait une nouvelle vague de papiers qui formerient une montagne si on ne liquidait pas quotidiennement la tâche. Alors ce serait sa fin. L'obscurité était complète dans la chambre mais on entendait un craquement, il retenait son souffle. Peut-être Madame Porges avait-elle remué et était-ce son lit ? Les murs étaient si minces. Peut-être aussi ne dormait-elle pas ?

Polzer n'osait pas bouger, mais cependant le craquement avait retenti. Cette fois c'était nettement dans sa chambre. Il se passait quelque chose. Ne devait-il pas voir si Madame Porges était éveillée et frapper doucement à sa porte ? Peut-être qu'elle lui pardonnerait la peine faite au défunt, s'il consentait par expiation à aller vendre son chapeau. Peut-être aussi qu'elle ne l'avait pas dit sérieusement. Au fond il était peut-être préférable qu'il fût vendu, car en tous cas il ne voulait plus le porter.

Tout autour il n'y avait pas la moindre clarté. Il aurait bien aimé avoir de la lumière, mais il n'osait pas tourner le commutateur. Il savait qu'il était préférable de se mettre dans la position du dormeur. Sentant le danger, il étendit prudemment la main pour s'assurer que l'image du saint était là. Son bras remuait lentement. Cela dura très longtemps avant qu'il ne l'eût tout à fait allongé. Ses muscles étaient douloureux. Son bras tremblait. Mais l'image était encore là. Il toucha le bord de son cadre de bois. Il ne voulait pas retirer tout de suite sa main, il voulait la laisser reposer un instant sur son image, ne fut-ce qu'une seconde. Ensuite il voulait la retirer doucement et sans bruit.

Ce fut alors que le saint tomba. Il tomba sur le bord du lit et déchira le silence. Les yeux de Polzer saillaient hors de leur orbite. Il aurait pu retenir l'image, mais il ne remua pas. Son bras était encore en l'air. Elle parut vaciller avant de choir plus loin, sur le plancher ou le verre se brisa. Le bruit soudain se répercutant d'une manière terrible contre les murs noirs affola Polzer qui se leva d'un seul bond et courut hors de la chambre.

Il s'arrêta devant la porte de Madame Porges.

Il était en chemise. Son corps était moite. Il tremblait. Elle avait dû entendre le bruit. Il frappa lentement à la porte. Elle ne répondit pas. Il frappa encore une fois.

« Qui est là ? »

« Moi, Polzer ! »

« Monsieur Polzer ? Qu'y a-t-il, Monsieur Polzer ? »

Il entendait qu'elle sortait de son lit et s'approchait. Il posa la main sur le loquet et retint la porte avec force.

« Ne bougez pas, Madame Porges, dit-il, ne bougez pas. Je voulais seulement vous prier de m'excuser et c'est tout. Ne bougez pas, ma tenue n'est pas convenable ! »

Elle s'efforça de faire tourner le loquet. Polzer continuait à retenir la porte. Ses mâchoires s'entrechoquaient.

« Je vous prie aussi de m'excuser pour cela, mais vous ne pouvez pas ouvrir, je ne suis pas convenablement habillé, Madame Porges. J'étais déjà au lit. Je voulais seulement vous dire que demain, pour le chapeau, je puis y aller si vous le désirez. Mais il faudrait me dire le prix que vous en voulez et s'il faut à nouveau incruster les initiales dans le cuir. »

Elle vainquit sa résistance et ouvrit.

Il vit dans l'obscurité que sa chevelure tombait.

Elle aussi était en chemise.

« Viens Polzer ! » dit-elle. Sa voix semblait profonde « Viens ! »

Il ne bougea pas.

Elle l'attira dans la chambre obscure et ferma la porte. Ensuite elle le conduisit jusqu'au lit.

« Tu trembles », dit-elle.

Le lit était chaud. Elle le couvrit avec l'édredon. Le lit sentait le cheveu.

Madame Porges s'étendit à côté de lui.

« Vous ne m'expulserez pas, Madame Porges », dit-il. Elle rit et se serra contre lui. Il comprit maintenant qu'elle attendait quelque chose. Il s'approcha étroitement d'elle. Elle l'étreignit et rit bruyamment. Il craignait d'être expulsé et se donnait beaucoup de peine. D'instant en instant il devenait plus nerveux et plus impatient. Il remarqua que la sueur perlait à son front. Madame Porges restait étendue calmement.

« Comme tu transpires, trembleur », dit-elle en riant « comme tu transpires ! »

Il en avait grand honte en ce moment, bien qu'il sût que c'était naturel et non pas honteux.

« Je suis fatiguée », dit Madame Porges. Elle bailla et s'étira. Ensuite elle se tourna contre le mur. « C'est pour cela que tu m'as éveillée ? »

Elle rit.

« Peut-être que ça ira demain », dit-elle.

Elle avait tourné le dos à Polzer qui était honteux. Il savait qu'il aurait dû se lever et retourner dans sa chambre, mais le saint était sur le plancher. Il craignait qu'elle ne le contraignit à quitter la pièce si de lui-même il ne se levait pas immédiatement pour retourner tout seul dans son lit et passer le reste re la nuit à épier les bruits qui émanaient de l'obscurité. Mais elle respirait déjà profondément et régulièrement. Il était au bord du lit, et rentra ses pieds pour n'être pas remarqué par la veuve. Prudemment il s'abrita sous l'extrémité de l'édredon.

Ce fut seulement le matin qu'il se leva et retourna dans sa chambre. Madame Porges dormait encore. Il s'était levé doucement. L'image du saint gisait à terre. Il la ramassa, en nettoya les éclats de verre et la pendit à nouveau au mur, à sa place.

Il s'assit devant la fenêtre ouverte et commença à faire ses chaussures. Il voyait qu'après chaque coup de brosse les rayons de soleil se réfléchissaient de plus en plus vivement dans le cuir noir.

Il entendit quelqu'un marcher dans la chambre voisine. Il ne voulait pas rencontrer Madame Porges. Il enveloppa le chapeau dans du papier et sortit prudemment de la maison.

Hermann UNGAR.

(Traduit de l'allemand par Guy Fritsch-Estrangin.)

Le Langage Étranger

Une aube sans raison
que trouvent au fond des vitres
nos deux corps nus
immobiles
je la cherche comme une goutte de sang
et ton bras levé
m'interdit de la saluer.

L'heure vient
où l'étoile de la surprise
s'avancera dans l'ombre creusée derrière le lit.
Lorsque la mort sera prête parmi ses oreillers secrets
une femme sans visage
posera l'étoile sur mon front.

Il n'y a plus qu'un regard à jeter.
Je lâche tout mon lest d'un seul coup.
Des paysages glacés
accompagnent puis l'abandonnent
cette ascension sans but.

La mort est plus invincible qu'un œuf.

L'arbre de mes nerfs s'élève à travers la nuit rouge.
Roulé dans le creux feutré de mes poumons
un reptile se contracte et siffle
le sifflement définitif.

Le petit jour tombe enfin dans les rues de ma vie.
Quelle cité misérable
je laisse sous mon orteil !
La première joie de ma vie
se dissimule sous la douleur
et comprendre la mort
est plus doux encore qu'un geste d'amour.

Brûlé d'amour j'ai vécu sans tendresse
et mon orgueil m'empêchait d'avouer mes malheurs.
J'aurai vécu entre quatre murs
seuls témoins d'un cœur maladroit
et dans l'espoir épuisant de la surprise.

Autour de moi naissent les syllabes enchantées
d'un langage étranger que je peux ignorer.
La Grande Ourse s'épingle au silence
en points de radium.
Epèle une dernière fois
les noms qui soutinrent ma vie.
Tant d'âmes n'ont pas aimé la mienne
et tant de mes gestes d'amour
se sont perdus le soir
parmi des avenues et des squares dévastés.

Mais tu es là près de ma dernière minute
et ma main chasse la dernière nuit.
Tout le brouillard s'est dissipé.
Des jardins pleins d'élégances végétales
où se meuvent des animaux sans venin
apparaissent dans une blancheur aveuglante.
O bosquets neigeux d'une contrée nouvelle,
terre inespérée à jamais mon nouveau domaine,
j'arrive tout tremblant à vos frontières
où la vie m'a donné son dernier rendez-vous.

Un peu d'amour se marie à ma mort.
Comme pour un ultime regret la vie ruse avec moi.
Il est trop tard, hélas,
et tout me semble si démodé
que je suis presque sourire encore.
Un sourire qui n'est plus sur la terre
mais sur une route transparente
où cheminent des sourds-muets.

Au fond de mes yeux
où dorment les oiseaux
sourd une onde angoissée
semblable à moi-même.

Et cet ennui du vertige
que caressent mes mains mortes
près de mes paupières closes
et de mes lèvres à jamais conquises par la neige.

Et mes deux mains mortes semblables à deux mantes
religieuses.

Décembre 1927.

Georges HUGNET.

L'Incurable

(*Ombres chinoises*)

Gourmont, ce misérable physiologiste...

J. Rivière.

« Messieurs, — dit le premier Docteur de l'Esprit, en se penchant vers ses deux collègues réunis en consultation, — Messieurs, je ne crois pas que la moindre contestation puisse s'élever entre nous au sujet du diagnostic. Le cas qui nous occupe » — sa main désigna dans un coin du salon une porte soigneusement close — est classique. Vous vous souvenez sans doute de l'image fameuse : l'esprit est un moulin a broyer le grain des sensations. Que, pour telle raison qu'il vous plaira, le grain vienne a manquer, la machine s'affole. Loin de s'en inquiéter, le malade s'en loue. Ce réel qui, absent, ne lui offre plus de résistance, il le croit vaincu. Il écoute, ravi, glisser à des vitesses toujours croissantes les rouages de son cerveau. Avec des claquements de courroies, les idées passent devant lui, s'enchevêtrent, disparaissent, retournent. Il pense, pense éperdument. Mais comme, de cette activité, il ne recueille rien que la poussière encore attachée aux meules ou le vent des aubes tournoyantes, une sorte de faim le saisit, une crampe spirituelle — le malade dit une « aspiration » — qu'il croit rassasier par plus de vitesse et qui ne fait qu'en empirer.

C'est là que nous en sommes. Vous avez pu juger par vous mêmes des symptômes du mal. J'ai cru longtemps pouvoir l'enrayer en mettant du grain sous les meules — je veux dire par les voyages, les études expérimen-

tales, les amitiés, l'amour, les vices même. Mais, vous le savez mieux que moi, les maladies de l'esprit ont ceci de satanique qu'elles *satisfont* ceux qu'elles accablent. Vingt fois j'ai conduit ce jeune homme hors du cabinet de lecture où vous l'avez trouvé. Tout l'y ramène : Il lui faut cette cage pour y discuter à l'aise de l'infini. Car l'infini le hante. Permettez-moi de vous rapporter à ce sujet ses propres paroles : elles sont un symptôme de plus. « L'infini, m'a t-il dit, l'infini n'est qu'une blague. Quel sens donner a ce mot ? La définition mathématique est glacée. Quant à la science --- ah ! je veux vous pardonner, Docteur, le mal que m'a fait la science ! Savez-vous ce que dit Russell, qu'après encore un peu d'effort, tout au monde va devenir calculable ? Je voudrais être Pascal. Mais Pascal ne connaissait pas l'horreur d'un univers partout semblable a lui-même ; il ignorait que le même hydrogène brule dans Betelgeuse et dans la flamme de nos becs de gaz ; il ignorait, avec les électrons et les protons, que le monde et Pascal n'étaient rien que des sommes et des sommes finies. L'nfini n'est qu'une blague. Et pourtant, je sens — entendez-vous, Docteur ? — je sens l'infini en moi. » « Ce que vous sentez, lui dis-je, c'est le moulin qui tourne a vide. » « Et bien ! me répondit-il, s'il en est ainsi, arrêtez le. » C'est alors que je me décidai a solliciter votre avis. »

Le second Docteur de l'Esprit s'inclina.

« Je vous le dirai net, Monsieur, prononça-t-il, je n'aime pas les images. Elles sont du ressort des poètes et non pas du mien. Pourtant je veux bien consentir a la vôtre si nous devons nous en mieux comprendre.

Il y a deux moyens d'arrêter une roue qui s'affole. Le premier est l'usage de freins puissants. Le second consiste à laisser s'accélérer indéfiniment la vitesse et à y aider au besoin. Un moment vient où, de par la force centrifuge, la roue vole en éclats. L'explosion passée, le calme revient. Ce second expédient peut paraître paradoxal. Mais il faut, si l'on tient à la rigueur du raisonnement, suivre l'exemple des mathématiciens et considérer toutes les solutions, même absurdes. D'ailleurs celle ci ne l'est pas.

Je m'explique. Qu'est ce donc que ce repos spirituel où nous voulons atteindre ? C'est la croyance, c'est la

foi. Freiner, c'est croire, — en Dieu, en soi, peu importe. Il faut que ce jeune homme croie. Tous les chemins y mènent, vous le savez. Voici, a mon avis, le plus court :

J'avais à soigner, il y a peu de temps, un cas tout a fait analogue. J'expédiai mon malade à la campgne, en lui prescrivant un régime ascétique. Il y recevait, chaque semaine, un colis que je lui préparais et qui contenait une potion et les seuls livres qu'il dût lire. La potion était uniformément du bromure de potassium, à doses croissantes ; les bouquins allaient de William James aux livres sacrés de l'Inde, en passant par les sciences psychiques — un rien de sociologie — quelques poètes — une pointe d'astronomie populaire. Pour les revues je faisais un triage, mais je dois reconnaître qu'elles sont admirablement adaptées à cet usage et ma censure n'eut presque pas a s'exercer. Les résultats furent merveilleux. Au bout d'un mois mon client parlait de l'intangibilité des concepts. Après six semaines il achetait un harmonium. A la neuvième il se déclara théosophe. Mais aux premiers mots sur l'âme universelle, j'ai supprimé le bromure, craignant que son action bienfaisante n'entraînât mon client trop loin sur la voie du renoncement. D'ailleurs le résultat essentiel est atteint : l'infini n'a plus pour lui la moindre nocivité.

Ceci est la première solution. Je n'insisterai pas aussi longuement sur la seconde parce que je n'en ai pas d'exemple personnel. Il faut d'ailleurs pour qu'elle réussisse que le malade soit un grand philosophe. Ceci posé, je ne vous étonnerai pas, messieurs, en vous rappelant combien certaines folies douces, et en particulier la folie métaphysique, apportent de bonheur satisfait a ceux qu'elles atteignent. Aux moments de crise, aux tensions excessives, succède une béatitude délicieuse, le bonheur de la liberté reconquise, loin des courroies détruites, loin des bielles rompues et des rouages en miettes. Cette liberté est immobile, le résultat ultime étant nécessairement... »

Mais le troisième Docteur de l'Esprit venait d'éclater de rire.

« Le résultat ultime ! s'exclama t-il. Ah, ah ! le résultat ultime ! »

Il considéra son interlocuteur.

« Vous êtes jeune, Monsieur ! Savez-vous que votre

bromure est un peu ridicule ? Avez-vous regardé notre malade ? Ce n'est pas un grand philosophe, c'est un jeune homme charmant. Un jeune homme charmant n'éclate pas, Monsieur, un jeune homme charmant n'a pas besoin de bromure. Comment, vous aussi, Docteur? Vous avez pensé qu'il pût souffrir sérieusement de Betelgeuse ? Vous plaisantez. Savez-vous ce que va faire votre client ? Il va prendre une petite vitesse régime — oh ! pas éperdue, croyez le — et dans un an nous verrons naître un livre sur la torture de l'infini, grave et charmant comme son auteur. Un autre livre suivra, un autre encore... »

Il baissa la voix.

« Car il ne guérira jamais. Vous avez tenté tout ce qu'il était possible de tenter. Non, il ne guérira pas de son mal. Mais il n'en mourra pas non plus. Il s'accommodera de sa torture. Et un jour, il mourra, simplement, sans image — comme nous tous.. »

Le malade entra. Il avait un visage énergique, de larges épaules, une démarche aisée. Ses vêtements étaient de bonne coupe... Son front se plissa d'inquiétude.

« Eh bien, Messieurs, m'apportez vous un remède ?

Ce fut le troisième Docteur qui prit la parole.

« Je le crois. Il est simple : attendre.

« Attendre quoi ? »

Le silence qui suivit apprit au jeune homme que sa question était au moins déplacée. Ce ne fut que dans le vestibule et devant la porte ouverte qu'il osa demander:

« Ainsi — ce mal de l'infini ? Ce ne sera rien ?

Le mot eut une drôle de résonance. Ce fut encore le troisième Docteur qui répondit.

« Rien — c'est peut être trop dire. Un simple malaise — *passager*. »

Il tira la porte d'un coup sec, sans brusquerie, avec cette hâte précise des chirurgiens qu'on croit encore occupés à passer leurs gants de caoutchouc, et qui déjà, ayant choisi, de l'œil, la place, coupent.

Charles MAURON.

La journée à la campagne

A Joseph Delteil.

... Et la marchande de fromages, que fait-elle ? Elle a retiré ses marchandises. Elle est assise auprès d'un camenbert. Elle dit que « les mouches sont cruelles ». Cette réflexion lui paraît le comble de la profondeur. De fait, croyez-vous que le village en pense davantage ? Et la fleur, par exemple, cette entité qui pend toute rouge, toute rouge sur quelque mur, et comme collée sur une joue quelconque du soleil ? Est-ce que vous croyez qu'elle en pense plus long ? Non. La reine de la pensée, c'est donc bien la marchande de fromages, avec « ses mouches cruelles »... D'ailleurs, le moyen de ne pas dire comme elle ? Les mouches sont cruelles, je vous le redis, je vous l'assure. Il faut que cela se sache; il est dans les nécessités de l'heure présente que cela soit connu. Ceux qui le sauront pas, c'est qu'ils ne m'auront pas lu. Ils ne sauront donc jamais qu'il y a eu cette heure rouge, à la surface de la terre. Cela peut vous paraître indifférent qu'on ne le sache pas : mais moi je sais bien que cela est très triste.

Mais voilà ! On ne s'occupe pas les uns des autres, aujourd'hui. Il y en a que cela laisse bien indifférents, que d'autres ne m'aient pas lu... Peut-être que cela vous est égal à vous, qu'il y en ait qui ne sachent pas que j'ai écrit quelque chose sur cette heure. La marchande de fromages peut bien mourir si elle le veut (elle ne le veut pas). (Pendant que j'écris cette phrase, il y a, en face de

moi, et debout sur son bateau, mouillant magnifiquement l'eau de la rivière du haut de son pont, en un silence mondial et aquatique — je veux parler de l'eau et du ciel — un homme à veste ocre que je n'oublierai jamais). La marchande, disais-je, peut bien mourir : on pensera que ça n'a pas d'importance : Et les mouches ?

L'homme qui, du haut de son pont, regardait la Seine, a cessé. C'est dommage. Il y a ainsi de petites choses qui vous enchantent pour la vie. Maintenant voici un gros bateau qui vient. Il est rouge, vide. Il n'a aucun rapport, encore bien défini, avec l'homme qui, somptueusement, se tenait debout sur son bateau. C'est précisément pour cela qu'il est beau ! Son rapport est de n'en avoir aucun avec l'homme dont je parlais: c'est pour cette raison que je confesse sa beauté.

D'ailleurs, il faut toujours confesser quelque chose.

Aujourd'hui, j'aurai confessé l'homme debout, la marchande de fromages, et ceux qui ne m'auront pas lu. Le ciel pourra disparaître...

Le bateau rouge s'en va. On ne sait pas vers où. Mais cela n'a aucune espèce d'importance ! L'essentiel était qu'il passât: puisqu'il devait passer. Le reste ne compte pas. Les minutes sont des boules toutes rondes : tout le monde l'a remarqué. Ce qui passe dedans, cela compte, cela importe : une fois que cela en est sorti, c'est pour le voisin — uniquement. Cela ne m'intéresse plus.

Il y a des gens qui disent qu'il n'y a rien de beau comme un tas de bois sur un quai fluvial.

Moi, ce sont les carriers, jusqu'à ce jour du moins.

Je l'ai dit à mon ami mais cela a paru le laisser indifférent.

Je reprends mes travaux : j'ai dîné. Il faut donc que je recommence à travailler. La vie consiste à noter. Il faut que je prenne des notes. En attendant, il y a, devant cette maison si blanche, des carrés de verdure qui éblouissent. Une femme insoucieuse secoue son panier à salade : on ne sait pas pourquoi d'ailleurs... La vie consiste à manger des images. Je vous défie de n'être pas ainsi. Ou alors, laissez-moi vous le dire, vous ne m'intéressez pas.

La balle de l'enfant, sur ces prés, a la gravité d'un monde, dans cette rue où tout le monde y joue.

Mais n'oublions pas, surtout, qu'il y a une femme dans une épicerie. Les mouches l'énervent : pourtant je puis vous assurer qu'elles ne s'ennuient pas. Tout cela, c'est pour vous dire, pour peindre. Je suis dans une toute petite ville où il fait excessivement chaud. La rue au soleil, a l'air d'un laitage. Pourtant, il est à noter que le curé et le maire y passent en s'y donnant le bras.

Cet homme vide la Seine dans sa barque, tant il y verse de l'eau.

Voici un autre bateau qui passe. Il y a écrit dessus : *Jodel,* PARIS. Son nom le rend extrêmement beau. Et puis, il y a l'eau, le ciel, les pâquerettes, la rive. Tout ce qu'il faut pour constituer une minute, l'enveloppe extérieure d'une seconde... Dedans, il y a le maire et le curé : il ne faut pas les oublier.

Mais revenons à la dame : à la marchande de fromages.

J'ai eu un infernal plaisir à la laisser macérer dans la chaleur. La chaleur, dans les tout petits villages, ça dure, ça descend, ça monte. Ça court, ça galope, cela remonte. C'est à ne pas oser mettre le nez dehors. Les mouches seulement. Et il me semble que tout à l'heure, d'aucuns disaient qu'elles peuvent mourir ! Non, c'est de la bonne femme qu'ils parlaient. Mais la bonne femme n'a pas du tout envie de mourir. D'ailleurs, qu'est-ce que deviendrait ma rue sans la bonne femme? Il me faut une marchande de fromages, ou bien je cesse de tenir un porte-plume.

Tout, plutôt que l'absence de cette marchande. Pour ses réflexions, je vous en fais grâce. Je veux bien ne pas vous ennuyer avec. Je me suis assez amusé hier en leur compagnie dans ma chambre d'auberge (la « Marine », la Mailleray, Seine). Aussi bien, je vous ai fait grâce de celles de l'homme qui était sur son bateau. Je ne veux pas faire de jaloux. Je suis équitable. Notons d'ailleurs que je n'ai pas le temps d'écrire les réflexions des gens. Cela regarde les romanciers.

La dame qui secouait son panier à salade, a cessé.

Pourquoi? à la suite d'une réflexion? Que vais-je vous dire, maintenant...? Je ne trouve plus rien à vous raconter. Parlerais-je des corbeaux? C'est un admirable sujet, — sous un ciel jaune. Mais j'en ai déjà parlé, en un autre livre. Je ne sais plus ! Cela ne va pas durer... Il y a tant de moires, dans l'eau ! Il faut en tirer une, l'étendre, l'exposer au soleil, la regarder, la chérir, la broyer...

Il y a, disais-je, tant de reflets dans l'eau ! Il faut y aller probablement, d'un tableau marin : Un fleuve de lait, sous un ciel d'airain — parfaitement vide. Près d'un poteau, l'eau s'embarque pour aller plus loin. On la voit monter en bateau. Plus loin elle descend, elle se baigne. Elle a une couleur or, une couleur de jour, une couleur de nuit. Une couleur de pêche. Dessus, il y a la lune. Dedans, des pontons transparents, qui ont l'air d'attendre quelque supplicié. Une hirondelle court, cherchant le lendemain. Les pierres paraissent avoir mal au jour qui vient de finir. Une maison rose va recueillir tout cela, qui est achevé.

ou :

Une voile noire sur une surface d'eau. Mais non, c'est de la nuit.

Ces descriptions terminées, il me faut revenir au village. Mon ami, le peintre Raoul D..., devait venir le voir. Il en a été empêché. On ne sait pas du tout pourquoi. On ne sait jamais « pourquoi », d'ailleurs... Ceux qui pensent pouvoir donner une raison de leurs actions se trompent horriblement. Il y a une succession de moments, voilà tout. Une succession d'événements, de choses, de musiques, d'apparences, de nuages. Une succession d'instants. Une succession de reflets, dans les eaux. De même, les pales de l'ancienne machine à eau la font marcher, mais ne se touchent pas entre eux. (Il y a dans cette herbe, pendant que j'écris ma phrase, et si prodigieusement enfoncé en elle, un admirable bateau noir abandonné, qui donne l'impression, à tout jamais, d'être le prisonnier du temps. Lui qui fendait la douce qualité de l'eau, s'ouvrant une marche vers les avenirs, déchirant les événements, libérant le jour et la nuit, il est là, captif d'une herbe...)

Donc, les pales de la machine à eau ne se touchent pas : elle s'en moque, elle avance. De même, mes instants

ne se ressemblent pas mais ils constituent la pâte de mes jours.

C'est ainsi qu'au matin, je me réveille. Très souvent, une horrible carte postale est appelée à commencer ma journée. Elle est affichée à la devanture d'une boutique, en face. Il faut être assez spirituel pour commencer ainsi sa journée. Mais quoi, c'est de la seule paix des ciels que j'ai besoin. C'est elle que je viens chercher en cette ville, si toutefois l'on peut oser mettre ce mot « paix » sur ces grands phénomènes lumineux. Est-il rien de plus créateur qu'un ciel? L'animation de la terre tombe de ces espaces éthérés. Tout ce qui fleurit sur le sol, prend sa magnificence et sa raison d'être, son explication, des eaux langoureuses de l'espace. Aucune terre ne se comprend sans le ciel qui la recouvre. C'est lui qui fait la maison, puisque c'est lui qui fait la couleur de ses crépis. Etre seul sous le ciel revient donc à s'entourer *universellement*. Toutes ces possibilités de création attaquent mon cerveau. Je suis — étant avec lui — avec la matière et avec la possibilité du sourire constant de cette dernière. C'est pourquoi moi aussi, dans ce cas je souris. C'est lorsque je suis seul que je cesse le plus de l'être. Car alors ce ne sont plus seulement les préoccupations de mes semblables qui me mènent, mais celles de la vie. Et l'absence d'une telle sensation blesse ma vie au plus pur de ses veines.

D'autre part, les grands tas noirs des charbons d'Elbeuf, surtout vus après la boutique des laitages, m'ont vivement frappé. Un charbonnier attendait. Debout, déjà prêt. Devançant, dans l'histoire du monde, le geste nécessaire à faire pour le sac à attraper, le ballot à recevoir. Je cueille cette seconde ! Cette joie du mouvement qui va au devant de sa fatalité. Pour moi, si j'ai quelque chose à dire, c'est une page de mes jours, une heure de mon sang. Je veux des hommes rouges de soleil, ayant le sens du rire le soir dans les coins de cabaret. Qui aient comme moi, au petit jour, le sens et l'amour de l'aurore. De celle qu'on noue à sa taille une bonne fois : une fois pour toute la journée.

Mais que me plaisent aussi, sur ce petit quai, la « maison et les établissements de la SOCIÉTÉ DES HU... ET DERIVÉS »! Voici ce qu'on y peut voir: une longue palis-

sade, noire de charbon, au fond d'une rue entièrement recouverte de poussier. Un énorme bâtiment blanc, au bout et en travers des trottoirs uniformément revêtus de la poussière de ce charbon. Jamais personne ne passe dans cette rue; et au-dessus de ce noir actif, très beau, on voit des fonds verts, vivants, lumineux. Ce sont les forêts qui s'élèvent au dessus de la Seine. Sur tout cela d'ailleurs, une couleur dominante, une couleur aveuglante, qui tue et qui domine le gris général de la ville. Et c'est la pancarte, haut dressée, rouge, au-dessus de la porte d'entrée, et portant le nom et la firme de la maison. porte d'entrée, — et portant le nom et la firme de la maison.

François BERTHAULT.

Chroniques

WILLIAM BLAKE

Il est peu de figures qui soient aussi passionnantes et dont l'étude présente un intérêt aussi puissant que celle de William Blake.

Avec Blake, on entre sans transition dans les régions angoissantes du rêve éveillé. S'il nous fallait à toute force trouver une épithète qui synthétisât la multiplicité de ses états de transes et la troublante énigme qu'une telle sensibilité demeure pour tout esprit limité par les règles factices et rigoureuses d'une logique à laquelle nous nous astreignons, sans toutefois perdre notion de sa relativité, nous dirions que Blake fut un surréaliste avant la lettre. Il fut même le surréaliste à l'état pur. C'est-à-dire que point ne fut besoin pour lui de se plier à des concepts arbitraires, ni d'imposer à ses velléités une règle qui endiguât sa propre nature et la canalisât selon les spéculations d'une volonté tendue vers un but à l'avance défini et strictement ordonné.

Blake n'obéissait à d'autres mobiles que ceux, qu'irrésistiblement lui commandait sa nécessité de libération. Il portait en soi-même un démon qui jamais ne le laissait en paix. On eut dit que chacune de ses œuvres fut un exorcisme. Une telle nature, qui dépasse de si haut ce qu'habituellement nous sommes amenés à mesurer, qui déborde de toutes parts les cadres d'une humaine psychologie, et pour laquelle nous ne saurions fixer un point permettant d'établir une base de comparaison, échappe à toute explication rationnelle et ne se peut définir.

William Blake est une force dont les causes et les lois ne tolèrent aucune analyse. Cette force, on la constate ; on ne l'explique pas.

*
* *

Le langage de Blake, qu'il soit d'ordre plastique ou d'ordre littéraire, nous apparaît comme étant d'un autre monde que le nôtre. Et nous éprouvons, au seuil du mystérieux domaine où le poète découvrait sa vérité, une sensation d'angoisse, un malaise de tout notre être, qui proviennent de ce que, pour la première fois peut-être nous avons l'impression d'accéder aux principes de l'inconscient.

Ce spectacle de la gestation de mondes inconnus nous étreint douloureusement.

La curiosité ne suffit pas pour vaincre notre ultime hésitation, non plus que ne suffit notre insatiable appétit de connaissance. Car là, notre nature humains réagit violemment et se refuse à considérer d'aussi près les foyers éternels. Des siècles d'expérience, dont notre conscience réalise une somme, lui font nous crier casse-cou.

Passe encore de capter quelques rayons pâlis, lorsque la distance qu'ils ont parcourue, en atténuant leur intensité, n'en fait plus pour nos yeux fragiles que des images sans danger. La certitude que notre sécurité est bien assurée nous permet d'équilibrer des constructions que notre pouvoir d'illusion hausse au rang d'audacieuses envolées. Mais ce sont artifices de pygmées où l'orgueil se satisfait à bon compte.

Il en va tout autrement lorsqu'on tâche à accompagner Blake, à le suivre jusqu'aux confins du sublime. Il s'y meut à l'aise. Quant à nous, laissons au départ toute espérance. Il ne saurait y avoir de compromis possible entre nos conceptions et la rigueur implacable des lois que nous devrons subir. Il faut bien se faire à cette idée que nous devrons vivre sur un autre plan, que toutes nos attaches avec la terre seront rompues, qu'il ne sera pas même possible d'espérer une parole secourable ou un encouragement. Car ce qui fait la tragique horreur du drame de Blake, c'est précisément son désespoir. La pitié n'a pas de terme équivalent dans cette langue. La bonté, la charité, l'espérance, y sont lettres mortes.

*
* *

Dès qu'on entrevoit l'abîme au fond duquel se débattent les créatures de Blake, dès qu'on entend la formidable rumeur de leurs courses éperdues et le halètement spasmodique des damnés, leurs appels déchirants, toute cette sonorité, dont les échos ébranlent les mondes et couvre de leur écroulement dans l'éternité le vacarme, on reste figé, glacé d'épouvante.

L'âme se crispe et lutte avec acharnement, car elle a la certitude de l'irrémédiable et conscience qu'il lui sera à jamais interdit de reprendre sa vie *d'avant*, que, qu'elle que puisse être sa réaction, jamais elle n'oubliera sa participation au plus atroce combat. Elle sera marquée pour l'éternité. C'est ainsi que Blake voit le Jugement dernier emprunt d'une sublimité hallucinante. Les anges y seront des justiciers. Les anges ne seront que des justiciers. Aucune intercession ne parviendra à tempérer les rigueurs du redoutable verdict. L'amour ne saurait opérer de miracles. Un Jehovah non pas seulement cruel, impassible, présidera au partage des bons et des mauvais sans qu'il y ait la moindre possibilité de rachat. C'est le Jehovah terrible de l'Ancien Testament.

Cette notion de l'irrémédiable nous fait appréhender le dernier pas qui consacrera notre acceptation. Farouchement, nous essayons de nous maintenir à notre plan habituel, nous luttons pour sauvegarder notre lucidité et nous la perdons du seul fait qu'il nous faut lutter. Alors, l'appel qui nous est lancé par des milliers de voix, du fond des siècles, devient une obsédante lamentation qui nous grise et nous attire. Cet appel irrésistible est plus fort que notre instinct de conservation. De toutes ces voix jamais entendues nous reconnaissons le rythme. Dans nos rêves, ce sont elles qui nous disaient ces secrets et nous expliquaient ces mystères dont avec le réveil nous avions perdu jusqu'au souvenir. Ces tragiques confidences subliminales demeuraient dans le gouffre de notre inconscient, préparant à notre insu la pathétique confrontation.



Le lyrisme de Blake n'est pas exclusivement fait de tumulte. Il n'est peut-être jamais aussi intensément angoissant que lorsqu'il s'exprime par le mode d'un dynamisme silencieux. Un mouvement formidable entraîne les mondes dans sa giration, mais il ne s'accompagne alors d'aucun bruit ; ce qui le rend plus effarant encore.

La chevauchée silencieuse suit le sillage de « la mort sur le cheval blême ». De grandes ailes floconneuses pèsent sur le ciel inerte. Aux enfers, les trompettes de plomb scandent l'hymne vain. L'interminable file des condamnés s'achemine parmi les ténèbres de la vallée de la mort. Un cri rauque. Puis le silence recouvre de sa nappe noire les éternels errants.

*
* *

L'atmosphère des œuvres gravées de William Blake n'apparaît pas en vérité empreinte d'hostilité ou de cruauté, mais plus exactement elle témoigne de la plus totale indifférence quant aux aspirations de l'homme, à ses besoins, à ses faiblesses, à ses misères.

Le sublime de Blake est foncièrement désespéré. L'homme n'est plus le « mal aimé », ce qui sauvegarderait encore sa personnalité et lui conférerait une certaine fonction dans le jeu universel, le grandirait par l'acceptation consciente de la nécessité. L'homme y est *ignoré* en tant qu'individualité ; sa participation à la vie unanime n'est que d'ordre atomistique.

C'est cette conception de l'homme qui, froissant l'orgueil des contemporains de Blake, déchaîna l'hostilité unanime.

Blake ne sacrifie pas la moindre parcelle de sa vérité pour essayer de nous la rendre plus accessible. Il eut considéré comme une trahison, comme un reniement, toute tentative d'amoindrissement, dut celle-ci n'avoir pour but que la faculté accordée à tout homme de trouver dans son œuvre au moins un point de contact, grâce à quoi la force de persuasion du visionnaire génial aurait étendu son rayonnement.

*
* *

Le lyrisme de William Blake ne comporte pas de commune mesure. Tout au plus, pourrait-on lui trouver quelque rapport avec le sublime du Dante. Mais là encore, en voulant poursuivre trop longtemps une comparaison plus apparente que réelle, risque-t-on de s'égarer tout à fait. Dante avait une prodigieuse faculté d'imagination, son génie créait un monde que le poète exprimait, tandis que Blake n'admettait pas de transposer ce qu'il voyait véritablement : il livrait l'image exacte des secrets qu'il avait pénétrés.

D'ailleurs, l'imagination humaine a des limites. Il est des réalités que notre esprit ne peut concevoir, tant, par notre nature même, nous sommes immanquablement conduits à tout ramener, en fin de compte, à l'échelle de nos sens, voire les plus gratuites abstractions.

Si donc l'imagination ne suffit pas, il faut que Blake ait *vu* ce qu'aucun œil n'a pu percevoir. Il faut qu'il ait été en possession de moyens non plus seulement limités à nos trois dimen-

sions. Ce qui nécessite la reconnaissance du surhumain dans le sublime de Blake.

Il est facile de parler de folie (1). C'est une explication qui dispense de tout effort. Mais s'il nous faut appeler folie tout ce qu'on est impuissant à justifier, soyons logiques tout au long, et convenons alors que la folie est l'état normal du Cosmos et que c'est nous, avec notre prétention raisonnable, qui sommes des anormaux.

Roger BRIELLE.

POESIE

L'ALLUMEUR DE RÊVES (Flandre Littéraire), — MUSIQUES, avec dessins d'André Lhote (Editeurs réunis), par *Robert Guiette.*

Ensor a dessiné pour l'*Allumeur de Rêves* un frontispice fort curieux et adéquat ; ce pourrait être une préface, car ce dessin est « écrit » et en dit long en fait de rêve : il semble sortir d'un cauchemar. Ce petit livre est grand par l'intérieur, illimité comme le ciel du rêve, qu'il soit bleu ou rempli de nuages. Cet allumeur de rêves s'est proposé de « régler sa vie en vue du rendement, comme un décor d'où naît, réflexe lointain mais inéluctable, le symbole puis la vie anthropomorphique du symbole, l'identification de sa vie rêvée avec le rêve vécu. » Dessein au moins téméraire ; mais la réussite ici serait trop belle. L'au-

---

(1) Après Gilchrist (Life of William Blake 1863), Ellis and Yeats (The Works of William Blake 1893), après P. Berger (William Blake. Mysticisme et Poésie, 1907), Laurence Binyon (The Drawings and Engravings of William Blake, 1922), après Darrel Figgis, M. Philippe Soupault vient de consacrer au poète et plus particulièrement au graveur (William Blake. Editions Rieder. Collection « Maîtres de l'Art Moderne ») un beau livre, parfaitement documenté et empreint de la plus compréhensive sympathie. Selon la judicieuse expression de son dernier biographe et commentateur, Blake « parvint sans effort à se détacher du temps et de l'espace et à rompre définitivement tous les liens qui auraient pu l'attacher au commun », il « vécut dans le surnaturel, refusant la critique ou l'ironie, planant au-dessus de ces rires narquois qui montent de la *terre grasse.* »

teur a réussi à nous faire entrevoir cette nouvelle alchimie et il semble déjà que le rêve ne diffère presque plus de la réalité rêvée. Dans des pages d'un dessin dru, musclé, çà et là colorié comme ces eaux-fortes que James Ensor s'amuse à couvrir de tons choisis, tantôt délicats, tantôt forts, Robert Guiette trace lentement, patiemment, avec la conscience triplée de l'authentique rêveur, le chemin chargé d'images qui conduit à la connaissance intérieure. Tantôt, de la réalité il plonge dans le rêve, tantôt, remontant du fond obscur, il vient respirer à la surface. Il semble cependant que le « rêveur éveillé » soit le plus fort, lorsqu'il s'exprime dans un langage épistolaire d'une clarté limpide, essayant de s'expliquer. Il y a une très jolie idée que je trouve dans une de ces lettres : « Peut-être arriverai-je à changer le passé en rêvant des choses qui le contredisent. » N'est-ce pas ce que nous faisons chaque jour ? C'est pourquoi nous vivons.

Le bon poète qu'est Robert Guiette me fut révélé par André Salmon, à l'époque où je hissais le *Disque Vert* sur la voie. Il n'avait pas encore publié de vers, mais déjà il annonçait quelque chose. Comme l'*Allumeur de rêves, Musiques* n'est qu'une mince plaquette, mais on y trouve un choix de poèmes remarquables. D'agréables dessins de Lhote, aux traits sobres et définitifs, leur tiennent compagnie, dans ce voyage au long cours d'où Guiette a rapporté ces notations pleines de sens, de couleur, de fantaisie et, çà et là, d'émotion retenue. Cette poésie volontairement courte, parce qu'elle ne se gobe pas, contente de son plaisir, est hantée par ses propres échos. La vision du poète et sa sensibilité, parfois distantes l'une de l'autre, se rejoignent par l'effet d'invisibles écrans. Cet art est assurément très curieux, et personnel.

Franz HELLENS.

LIVRES

DE LA PERSONNALITÉ, par *Ramon Fernandez* (Au Sans Pareil).

Le problème éternellement actuel de la personnalité humaine ne cessera jamais d'inquiéter les penseurs qui en ont une, et dont c'est la maîtresse préoccupation que de connaître et de saisir la matière vivante et fuyante de leur moi. Problème ardu — le grand problème au fond, qui est à la base de tous les systèmes philosophiques, de toutes les doctrines de la connaissance ou de l'action.

On a pu l'aborder de tous les biais possibles, et si les mots faussent les réponses, avec le jeu de leurs images et les imperceptibles divergences de leurs contenus, dès qu'un autre esprit s'en empare, les enquêtes successives rendent encore plus hasardeuse l'aventure de se contruire une vérité. Il faut dans une certaine mesure faire table rase des propositions d'autrui et s'offrir le luxe, souvent délaissé de nos jours, d'une sincère et personnelle méditation sur soi-même, quitte à corroborer plus tard ses résultats par les erreurs ou les trouvailles de ses prédécesseurs.

C'est une histoire approfondie de ses marches et contre-marches intellectuelles que nous offre Ramon Fernandez dans cet ouvrage si riche, qui est comme une espèce de Discours de la Méthode pour apprendre à trouver et à bien conduire sa personnalité. Et il n'y s'agit encore, comme pour le cas Descartes, que d'une introduction à une philosophie de la personnalité, infiniment séduisante et tragiquement opportune à notre époque, où l'homme se sent faiblir entre les assauts des mysticismes collectifs et individuels, qu'ils soient politiques, raciaux, sociaux ou mécaniques, esthétiques ou religieux, et où il risque de s'effriter en vaines révoltes, ou d'abdiquer devant les mirages éloquents d'un fallacieux hédonisme. Secoue tes chaînes et apprends à t'estimer, dénonce toutes les formes de « *délégation* », et apparais « *nu désarmé, lesté seulement de toi-même* », et trouve dans ton relatif un absolu d'où sourdront les joies de la connaissance et l'héroïsme de ton avenir.

Car il faut se délivrer des tentations faciles et des fantômes gênants. Là où Montaigne ironise et se satisfait d'un stoïcisme à double face, là où Rousseau se complait à une introspection douloureuse et quelque peu masochiste, où Nietzche cherche des raisons d'orgueil et s'avoue implicitement vaincu, où Pirandello ne caresse, volontairement peut-être, que des fantômes protéens, Ramon Fernandez quête et trouve une foi. Le regard intérieur, qui d'habitude s'oublie trop longtemps à la seule exploration du passé, et pour cela même ne saisit pas le présent, doit aiguiser sa vision et s'enrichir d'un pouvoir prophétique. Les documents humains répandus au cours des siècles par les penseurs ou les créateurs de toutes fictions sont autant de riches filons où la pensée critique risque de découvrir d'utiles enseignements. L'erreur est parfois plus féconde que la vérité, car elle incite à mieux déplier le réel. Tour à tour porté par l'introspection et la réflexion objective, recevant des philosophies pluralistes la dose d'optimisme qu'il est difficile d'y extraire sans le secours de ce

rationalisme qu'elles ont prétendu ruiner, Ramon Fernandez s'invente, à coups d'oublis, d'intuitions et d'examens critiques, un sentiment de soi qui consent à se charger de l'avenir.

« *La conscience de la personnalité... se distingue à la fois du subjectivisme frogmentaire et du conceptualisme social. La personnalité n'est pas de l'ordre de l'éthique, mais de l'ordre de l'existence... Elle est la marque de l'être humain... de l'être à trois dimensions* ».

Le grand mérite de l'auteur de « Messages » est bien de ne pas s'abandonner au pur jeu spéculatif. Bien penser est nécessaire, mais insuffisant. La critique n'est rien, si elle n'est pas prophétie, réconfort, agression. Explicite ou implicite, cette activité se doit d'exister — ainsi Carlyle, ainsi Ruskin, ainsi Meredith. C'est cela qui manque à la merveilleuse intelligence d'un Proust, c'est cela qui donne à tant de romanciers anglais, même s'ils en ont parfois abusé, ce poids considérable dans la balance des créations humaines. La psychologie rétrospective ne vaut donc qu'autant qu'elle « *renforce l'orientation personnelle vers l'avenir* » — se faire une perspective et s'y prévoir, tirer de la connaissance de soi les principes de découverte, de « *prospection* », que les bons diplomates d'autrefois dérivaient de leur compréhension des sentiments nationaux étrangers.

Et quel réconfort peuvent nous amener les résultats de cette analyse que ma rapide notice effleure à peine. L'homme peut « *attendre de la vie personnelle la sorte de secours et d'équilibre intérieur qu'il demandait à la religion* ». La vie personnelle, vie religieuse, mystère et miracle renouvelés. Nous sommes le support de notre transcendantalisme. « *Je crois en l'homme, en sa souplesse inquiétante, en sa dure grandeur. Je crois que notre personnalité peut être d'autant plus ferme et efficace que notre moi est plus plastique, plus fuyant, plus informe. Et je crois que cette croyance peut devenir un jugement.* »

Sain orgueil, bonne humilité. Voici l'antique « *nosce te ipsum* » merveilleusement rénové.

Henri FLUCHÈRE.

L'AUTRE EUROPE, MOSCOU ET SA FOI, par *Luc Durtain* (Ed. Nouvelle Revue Française, 1928).

Est-il si difficile d'être à la fois un observateur positif et un poète au génie libre ? ou cette difficulté s'est-elle dressée avec une particulière malignité contre les écrivains qui sont allés dans cette terrible Russie ? Pourquoi parmi tant d'informateurs et de

romanciers en est-il si peu qui nous communiquent l'émotion de la vérité rendue sensible au cœur ?

Un aéroplane à la découverte : toute sa mécanique est tension et sensibilité. Pas un point de son épiderme qui ne soit une antenne. Il a pour scruter non seulement des yeux, mais des ondes invisibles. Son regard n'est pas coupé par les aspérités qui bornent le champ visuel des êtres d'en bas. Tous appareils enregistreurs ouverts, il plane. Il a pris un film qui est ce livre.

Ou bien on pense au médecin qui arrive devant le blessé. Il est tout savoir et toute sympathie. Ni policier, ni juge d'instruction, ni procureur. Il ne connaît que la nature et ses lois, l'homme et ses défaillances. Avant tout, prendre une bonne observation. Comprendre est la condition de guérir. Aimer est la condition de comprendre. Le sentiment ne sera que la chaleur de la lumière. La méthode ? une clinique passionnée.

Ce livre est une harmonie de l'intelligence et de la sensibilité dans l'émotion.

Volonté acharnée de comprendre ; curiosité jamais lasse du détail expressif ; sympathie toujours en flamme ; évident amour des hommes, qui ne sont pas moins intéressants et mystérieux que les termites ; impartialité qui n'est point indifférence, et qui s'oblige non à plus de prudence, mais à plus de courage ; pas de sensiblerie, pas de pédantisme, pas de prophéties, pas de menaces ; un livre où, comme au pays duquel il parle, l'âme existe.

Enfin, un bourgeois d'occident qui ne fait pas la leçon aux Russes, même sur la Révolution...

Premiers contacts : rue, boutiques, nourritures ; l'*intelligentsia :* intellectuels, universités, musées, théâtres, librairies ; *les mœurs :* mariage, femme, enfant ; *le régime :* racines de la dictature dans le passé, forces intérieures, conflits avec l'extérieur, et le retour éternel russe, du Pierre le Grand dans Lénine ; *la religion nouvelle*, essence du marxisme, essence du Léninisme ; interrogation sur la destinée humaine ; enfin, l'*âme existe*, — en Russie. Tel est le contenu de l'*Autre Europe*.

Peut-être parfois un peu de surcharge dans le trait descriptif, quand ce n'est pas ntcessaire. Peut-être quelques touches inexactes : le drame familial de Tolstoï est présenté de façon trop sommaire. La matière est trop riche et fait éclater un volume de trois cents pages.

Il restera, de l'*Autre Europe*, non-seulement le document, mais des idées ; presque une doctrine.

Si les deux derniers chapitres étaient répandus et lus comme

ils en sont dignes, il y aurait dans le monde plus d'intelligence et plus de paix. Ils sont assez puissants pour compenser la muraille de Chine, faite d'inepties, qui a remplacé, entre cette Europe et l'autre Europe, le fameux fil de fer barbelé. Quand, en avril 1928, on lit au sujet de Maxime Gorki, dans un grand journal, sous une signature que l'on dédaigne de citer, quelques pages qui ne sont que venin et bassesse, on mesure ce qu'il y a de hauteur et de liberté d'esprit dans les pages où Luc Durtain évoque Lénine, — Lénine « dont le prestige tient à ce qu'il ne cessa jamais de prendre la Révolution par ses côtés difficiles. »

Il est de mode d'opposer Occident et Orient, Europe et Asie, civilisation industrielle et civilisation mystique. Le contact entre ces deux mondes, le stylet de Durtain le touche en Russie. Il sait que la Russie n'est pas seulement réceptrice, mais créatrice. Elle s'efforce d'enfanter un monde qui possède à la fois la machine et l'âme. L'américanisme qui est inévitable, et l'âme qui est indispensable. C'est l'époque où doit entrer l'humanité.

« Les protagonistes d'autrefois, génies latin, germanique ou anglo-saxon, reculant à la façon de comparses vers le fond de la scène, tandis que — venant des côtés opposés de celle-ci, droite et gauche — des acteurs inattendus, Moscou et Washington, s'avancent vers la rampe : telle est la péripétie des temps nouveaux. »

« Est-ce le prestige d'un autre New-York qu'ambitionne Moscou ? Peut-être. Mais plus encore l'autorité d'une autre Rome.

« Apporter le marxisme et la science aux profonds besoins de l'homme, fondre et amalgamer le tout : telle est l'idée des animateurs du régime. Synthèse peut-être irréalisable ; expérience neuve et curieuse à coup sûr. Les éléments les plus disparates, l'âme slave, les imprégnant de mysticisme, déjà les unit en un *credo*. Religion dotée par Lénine de ces intimes contradictions qui sont l'achoppement logique des systèmes, mais en augmentent singulièrement la valeur efficace...

« C'est dans l'invincible retour des pouvoirs mystiques au cœur du matérialisme que les adversaires de Moscou peuvent trouver leurs objections les plus profondes ; c'est dans cette foi aussi que, d'autre part, ses fidèles découvriront la suprême portée de leurs actes. Le simple spectateur enfin choisira ce point central d'observation, s'il veut assister au « mystère » joué par les événements de Russie... »

« Usine ou cathédrale ? » se demande Durtain. Usine et cathédrale.

Etienne BURNET.

LA VIE DE L'ESPACE, par *Maurice Maeterlinck* (Fasquelle).

Un essai sur la philosophie des hautes mathématiques ? Sur la poésie, plutôt ; le temps n'est plus, et l'influence de Monsieur Paul Valery n'a pas été indifférente à ce revirement de l'opinion, où se dressait entre le poète et le savant quelque infranchissable barrière ; si l'on tient pour exacte la définition de la poésie pure, — et pour ma part je n'en connais pas de meilleure —, « un appel d'outre-réalité qui chante à nos oreilles au milieu de strophes cadencées ou de pages de prose harmonieuses », comment refuser le titre de poésie pure à une étude sur la quatrième dimension? Ne fait-elle pas partie de ce monde de réalités invisibles mais dont la présence devinée plutôt que vue nous inquiète et qui, pour ne pas tomber dans ce que nos sens nous définissent comme le réel, n'en existe pas moins ?

Quelles perspectives magiques et féeriques ne découvre pas l'existence de ces espaces *imaginaires*, *metaespace* ou *hyperespace* où le nombre des dimensions possibles est supérieur à trois !

« Nous nous croyons en sécurité sitôt que nous avons dressé des murs pour arrêter la marche de qui voudrait pénétrer chez nous selon une des trois dimensions, je veux dire par là sitôt que nous avons quatre murs autour de nous, un plafond sur notre tête et un plancher sous nos pieds ; — erreur grossière nous disent les hypergéomètres, car nous n'empêcherons pas les intrus de pénétrer dans notre foyer par la quatrième dimension, pour peu, bien entendu, que ces visiteurs indésirables soient habitants de l'hyperespace ; ainsi s'expliquent, peut-être les apparitions dites miraculeuses. »

Sur de telles hypothèses, l'esprit de Maeterlinck, naturellement enclin au merveilleux, s'exalte, si bien qu'il en vient à perdre de vue la notion du réel ; refusant d'admettre avec *Oupensky* que le temps est une dimension de l'espace, — encore qu'il se tienne dans une prudente réserve —, il se grise d'imaginations féeriques et n'est pas éloigné de croire que l'espace euclidien aura bientôt fait son temps. C'est aller un peu vite en besogne, car il en est des hypervolumes comme des droites imaginaires dont le parallélisme ne fait pas obstacle à la perpendicularité, conceptions nées de notre esprit et non de l'observation des choses, fécondes cependant en conséquences pratiques, mais que la réalité ignore et ignorera toujours.

Mais si la quatrième dimension ne paraît être qu'une abstraction dans l'univers dont nous sommes les infiniment petits, l'on peut parfaitement concevoir qu'elle existe *réellement* dans

les univers dont nous sommes, avec les microbes, les infiniment grands ; je veux parler ici des espaces inter-ioniques, sur lesquels nous ne possédons, malgré les données récentes de la stéréochimie et les découvertes géniales de *Pasteur*, que des vues bien incomplètes.

A l'esprit de qui est tant soit peu rompu à l'étude des mathématiques « la vie de l'espace » ouvre de magnifiques perspectives ; Maeterlinck n'a rien inventé de neuf, mais il a eu le mérite d'éviter la grandiloquence puérile de la vulgarisation — la bien nommée — ; son livre est un livre qui instruit, certes ; mais c'est plus encore un livre qui fait rêver.

Jacques BÉNET.

JAUNE BLEU BLANC, par *Valéry Larbaud* (N.R.F.)

Guide du voyage qui nous emporte à travers le monde, Valery Larbaud aura fait plus, pour l'unité intellectuelle européenne, que tous les Pen-Club du monde. Mais, parce que le premier, il parla en France de Francis Thompson, de H.-D. Thoreau, Thomas Hardy, James Joyce, de Gomez de la Serna, Gabriel Miro, de Ricaldo Guiraldès, quel ignare manueliste songera jamais à le classer écrivain exotique ?

Si, vers 1920, une production de romans d'un genre international fut comme un remède nécessaire pour nous projeter hors des étroites frontières de l'esprit, on en connaît désormais la juste valeur. De toute cette littéraire « fantaisiste », volontairement cosmopolite, il ne reste que quelques anecdotes indiscrètes, dont seuls se réjouissent, encore pour quelque temps, des lycéens de province en mal d'aventures.

C'est à un autre voyage que nous convie Larbaud, sous la couleur d'un drapeau qui lui est propre. Une telle liberté d'intelligence, une sensualité si fraîche, une sexualité si pure d'intentions touchent vivement ceux qui, comme lui, n'aiment point les discours, mais la vie.

Jaune bleu blanc, carnet de route d'un voyageur. Mais d'un voyageur qui ne s'attarde qu'à l'essentiel — c'est-à-dire, aux prénoms des femmes dans chaque langue, aux passants des rues de Paris, aux paysages d'Angleterre et du Monténégro ; aux chambres d'hôtels ; et à toutes les aventures du cœur et de l'esprit.

Cependant, c'est une belle leçon pour qui s'attache à la puissance des mots que le *Divertissement Philologique* ; et, de savoir que le mot « poupée » est enfin classé d'après son degré

de beauté — ce qui donne 1er Bambola, 2e ex-æquo, Boneca et Muneca, 3e Doll, 4e ex-æquo : Poupée et Puppe, 5e Koukla, 6e Bugatta, etc. Ainsi, pour Medonho qui fait frémir. Mais, quelques pages plus loin voici la Lettre de Lisbonne où Larbaud se révèle sensible à la sensualité du moment, dégagé de lui-même, faisant corps avec le paysage, soumis à toutes les influences. A aucun site, il n'oppose l'intelligence ; mais le seul instinct qui le transforme aux couleurs du temps.

Habitué aux sonorités de toutes les langues, chez lui dans les maisons d'Edimburgh, de Gênes, ou au fond de cette cour du Panthéon, Valery Larbaud a contribué à créer ce véritable état d'esprit européen à travers le monde, il a reçu des impressions directes que ne sont jamais venu entamer des décisions de choix. A travers tant de traductions de Samuel Butler à Joyce, diverses influences le sollicitaient. Il ne se soumet à aucune. Mais en lui s'opère, au contraire, une transmutation qui forme, sous ses doigts, une matière neuve. Le grand charme de ce voyageur, c'est qu'à aucun moment, il ne consent à adopter l'uniforme de touriste. La vie, seule, l'intéresse. Aucun esthétisme selon Ruskin, ou Gide. A sa suite, nous pénétrons dans toutes les chambres du monde où ne se jouent plus que les anecdotes de l'esprit, mais l'histoire du cœur.

Georgette CAMILLE.

GOBINEAU, par *Marcel Brion* (Cahiers du Sud).

En ces temps où la littérature adopte des genres bâtards, qui ne satisfont aucun désir d'ordre ou de poésie, il est agréable de voir certains bons esprits revenir à l'essai qui demeure dans la meilleure tradition critique. Genre assez malaisé à définir parce qu'il se prête aux sujets les plus divers, il est le cadre naturel à toute pensée soucieuse d'une liberté d'allure que n'a pas le discours, d'une profondeur que n'a pas le roman. D'autre part une certaine fantaisie, cette désinvolture qu'on permet aux œuvres d'art lui épargnent l'aridité des études documentaires. Des dates à peine indiquées, des plans développés sans ordre accusé, un certain air de négligence pour exposer des choses sérieuses, et surtout une apparence de flânerie, une manière de flirt avec les idées et les faits le font s'avancer au cœur du sujet, sans effort, insensiblement, comme on atteint tout en causant le sommet d'une colline.

C'est l'impression que nous avions à lire le livre de Marcel

Brion : il correspond à l'idée que nous nous formons de l'essai : le sujet y est des plus élevés, la forme des plus engageantes. Etude ? L'auteur a tenu dès l'abord à nous avertir. On n'y voit presque aucune date, aucune indication biographique, aucun ordre n'y est suivi dans le temps et c'est à peine si la suite logique du récit y apparaît, tellement est grande l'habileté de l'écrivain à cacher les articulations de sa pensée. Cependant, pour peu que ce visage nous soit familier, il est aisé de se rendre compte en fermant le livre qu'aucun trait de Gobineau n'est resté dans l'ombre. Peinture apparemment impressioniste, en réalité, portrait exact et vivant qui restitue jusqu'aux expressions fugitives, tant les aspects révélés de l'homme s'animent à la fois comme en surimpression. Et c'est avant tout un acte de sympathie, plutôt qu'une analyse. On peut décrire en énumérant, classifiant, rattachant, comparant, cela c'est œuvre de scoliaste sans amour. Mais on peut aussi abandonner le compas du tâcheron qui s'efforce à reproduire un crâne et tenter simplement de s'identifier par une divination du cœur à la pensée qui l'habita. Quiconque cherche dans le passé autre chose que des ossements et sent, en présence de l'esprit, une force le grandir, ne peut sans souffrance assister à la dissection du génie. Comme j'approuve Marcel Brion d'avoir lâché la loupe et les tablettes du cuistre et d'avoir capté l'œuvre à sa source, de nous présenter un homme plutôt que des livres. Sous nos yeux le grand voyageur, l'aristocrate qui fonda le concept de race, étonnant observateur des sociétés et des individus apparaît tel qu'un précurseur dont on admire l'élan et les visions, en laissant à la chicane les erreurs fatales des Systèmes.

Marcel Brion fait d'ailleurs une peinture impartiale. Il ne nous cache rien de ce qui a vieilli en Gobineau, mais il nous montre combien les vérités vivantes l'emportent sur les parties caduques. Il reste à Gobineau — cela est mis parfaitement en lumière — d'être le pèlerin lucide de l'Orient, d'avoir le premier, sans l'aveuglement des mages de bazar ou l'engouement ridicule des sectes, apporté un témoignage sûr de l'esprit oriental, et d'avoir substitué à l'idée de classe, le facteur ethnique, l'idée de race qui déjà l'emporte sur celle de nation.

L'essai qui réalise en quelques pages une synthèse aussi totale, remplace avantageusement des volumes de commentaires et de plus nous laisse avec le sentiment d'avoir perdu en Gobineau un des nôtres, un homme intégrant l'esprit de ce temps et mieux encore, un ami.

Jean BALLARD.

L'ENFANT ET L'ECUYÈRE, par *Franz Hellens* (Les Cahiers du Sud).

A l'âge où tout est possible, les réveils se chargent d'angoisse derrière la prison des murs. *Cage ouverte*, aux limites des objets, que les obstacles des portes, des roses de papier, viennent fermer plus hermétiquement. L'horreur du sommeil qui se couche sur un corps comme la mort, l'étonnement du réveil — fosse d'où l'on ressuscite, sont pour les enfants, chez lesquels la vie quotidienne est réellement peuplée de présences inévitables, autant d'événements capitaux.

Le Secret de ma mère, c'est un plancher mobile, parmi des objets mouvementés, et des visages ronds en haut des armoires, et tout ce qui se manifeste, au temps de l'adolescence, chez les êtres prédestinés. C'est que l'angoisse de la vie quotidienne marque l'enfant comme un poète. L'attente désordonnée où il se perd, le trouble de sa propre découverte, toutes les richesses qu'il aperçoit entre ses mains mais dont il ne sait pas se servir, tout concourt à le placer dans un univers singulièrement translucide qui du même coup l'apparente, l'Enfant, aux Saints, et aux poètes qui prophétisent l'avenir. L'avenir, sans doute, serait-il bien embarrassé de le définir. La mort, la vie, le passé, le présent se confondent en une complicité dévorante qui fait qu'il tourne sur soi-même dans un désert rempli de fantômes.

La rencontre de *Fleur de Beurre* et de l'*Ecuyère* en est un admirable témoignage. Ces étranges créatures surgissent et disparaissent l'une dans un champ de fleurs, l'autre derrière les coulisses d'un cirque, sans doute pour ne plus jamais revenir, comme ces personnages des songes qui se manifestent, à heure fixe, à la veille des grands cataclysmes. L'événement tragique, ici, c'est la vie. Un miracle latent atténue cette angoisse de l'esprit et de la chair. Farnz Hellens se meut à l'aise, et nous entraîne, dans ce monde de secrets. Nous l'y suivons avec passion.

Georgette CAMILLE.

IMPRUDENCE, par *André Jullien du Breuil* (S. Kra).

C'est au collège, en province, chez les Pères, que M. Jullien du Breuil a connu le héros de son roman, ce jeune homme qui se raconte, ce jeune chrétien qui se confesse à lui un soir de rencontre dans un bar où l'on boit, où l'on danse, où chacun s'étourdit comme il peut.

Ce tapage était indispensable autour de l'imprudent pour

qu'il osât conter jusqu'au bout cette « aventure parfois touchante, parfois odieuse », lui qui jusqu'alors ne chuchota que de véniels péchés à l'oreille d'un prêtre somnolent dans le silence du confessionnal.

De loin, sans nul doute, Paris devait le fasciner, avec ses milieux maudits, ses femmes plus ou moins damnées, avec son éternelle foire au plaisir et au péché. Il arrive, et tout de suite il a l'occasion de compromettre son âme ; il se sent « près d'aimer et capable de rendre heureux tout un couvent de jeunes filles !... » Ainsi l'écrira-t-il sur l'heure à sa grand'mère de province, avec l'enthousiasme le plus naïf, mais aussi avec le cœur le plus tendre, le plus offert. Il est à peine plus âgé que Chérubin et comme lui se sent prêt à défaillir à ce nom si doux :

« Une femme ! » Florry, Huguette, Irène, Mila, ces noms tourbillonnent dans sa tête au vent de la Terrasse, à Saint-Germain, sous le ciel d'un beau couleur « bleu-de-Marie ». Florry est trop bonne, trop gaie ; sa camaraderie, sa facilité intimident sans doute. On veut au plus tôt dire d'une femme « ma maîtresse », mais il serait si bon de souffrir un peu ! Et l'instinct du petit chrétien cynique le conduit vers l'irrésistible charme slave, vers Mila, qui semble appeler les trois épithètes de Barrès jetées à je ne sais plus quelle forme de la jeune fille, « sournoise, vicieuse et malfaisante ».

Apparaît alors Jean Maudois, un écrivain austère, ardent mais timide, qui lui aussi croit au péché et mêle le ciel à sa vie. La confession que nous rapporte M. Jullien du Breuil prend aussitôt une très précieuse valeur documentaire. Nous sommes reconnaissants à un tout jeune auteur de n'avoir pas voulu faire de la littérature trop connue à l'instant qu'un esprit littéraire, tourmenté, entre dans le récit qu'il dominera jusqu'aux dernières pages.

Tandis que le petit provincial, amusé, flatté par l'attention qu'il provoque affecte de parler amour et maîtresses, Jean Maudois ose faire devant lui le plus grand rêve, le plus haut de sa vie d'artiste religieux : chérir un être neuf, le défendre contre les autres et contre soi-même, l'armer, pour combattre, de toutes les propres forces de sa maturité. Hélas, dès le premier soir, le snobisme les conduit dans un bouge à la mode où le vice est exploité avec ostentation.

Dès lors, le livre se présente dans toute son originalité. Ce n'est pas un homme touché par l'âge qui dit ses désillusions, sa douleur, c'est un jeune qui observe le mal qu'il fait avec inconscience ou volontairement. L'éducation proche ou lointaine

mais commune des deux antagonistes leur donne parfois des rencontres de pitié, exalte leur égoïsme dans le plaisir qu'ils éprouvent, chacun à part soi, à offrir leur tourment comme une prière à celui qui, s'il existe, « est infiniment incompréhensible ». (On ne peut se défendre de citer l'Incrédule de Pascal à propos d'un ouvrage qui, sans les Pères, ne serait point né.) Je fais allusion au très émouvant chapitre où Maudois soigne le jeune convalescent, le guérit, et par correspondance le rapproche de Mila. « Dieu veuille, mon ami, que cette enfant ne vous rende pas le mal que vous me faites... »

Remise, à son tour, d'une maladie qui la retint en Suisse, la petite malfaisante reparait. Elle est toute entière dans les premiers mots qu'elle dit à son jeune ami si heureux de la revoir : « Tu as vieilli. »

Et sa jalousie éclate contre Jean Maudois. Fort de son désir après la longue continence, l'amant candide s'inquiète à peine, tout d'abord ; mais bientôt une grande angoisse l'étreint. Une admirable lettre de Maudois lui parvient : et il appelle désespérément Mila. Elle se donne plus complètement que jamais, et demeure cependant l'enfant sournois, la fillette pleine de méchancetés en réserve. C'est, un moment, l'apparence du grand amour avec son mutuel esclavage. Rien ne prouve autant la sincérité, la véridicité du conteur que le naïf aveu de sa faiblesse devant celle qu'il photographie pour nous avec tous ses défauts, sans les voir. Et l'issue du livre ne peut être que précipitée et tragique après la rencontre de Maudois en oraison dans Notre-Dame, après la soirée « brillante et libertine » chez Mrs Curson, après le coup de folie de Maudois dans la voiture, après la mise en présence de l'écrivain en détresse et de la petite fille prête à provoquer tous les désastres.

Quel ancêtre tortionnaire, venu du fond de quelle Asie conduisait la main de Mila quand elle fit grésiller la peau de son ennemi sous le feu de sa cigarette ? « La brûlure fut douloureuse : Jean l'accepta peut-être comme une blessure ajoutée à tant d'autres. »

Odieuse en effet l'*aventure* qui nous conduit dans ce restaurant international de Montparnasse où les Autrichiennes se débauchent, où les nègres ont de l'esprit, où Maudois, Mila et son ami masquent derrière des attitudes le désarroi de leurs pensées, le tumulte de leur cœur !

Odieuse aussi la fuite de Maudois dans la nuit, l'instinct qui lui fait prévoir que Mila se vantera d'avoir tué, le geste de la petite fille satisfaite qui se refait le visage après son crime comme à la fin d'une dînette de pensionnaires.

Mais encore une fois que de vérité simple et nue dans cette confession d'un jeune transmise par un autre jeune qui refoula tous les scrupules de sa conscience devant le document où battait encore l'ardeur de ces trois fièvres !

André DODERET.

HÉLIOTROPE, par *Gabriel Audisio* (N.R.F.).

Certains livres s'imposent à nous comme des paysages obsédants. Les yeux clos, on voit papillotter leurs couleurs et leurs contours sous les paupières et leurs visions nous suivent comme un songe du matin. Tel est *Héliotrope*. A vrai dire j'y cherchais surtout des résonances, sonorités, parfums, clartés, recomposant nos féeries marines et je voulais y voir, comme en ces polychromies naïves que les enfants appliquent à leur œil, les éléments d'un merveilleux recréé pour notre vue blasée. L'admiration n'est pas un état de l'âme ; c'est un choc des sens et de l'esprit en présence de beautés qui sont hors de notre mesure. On ne peut s'y maintenir qu'en variant l'objet ou par l'artifice d'une imagination qui le transfigure. Nous ne pouvons cohabiter avec toute grandeur qu'en la réduisant à notre usage, en la domestiquant. L'usure atteint notre fibre en sa vibration même et parmi d'émouvants décors nous devenons pires que des aveugles, car nos yeux continuent de voir et ne regardent plus.

Mais parfois, l'un des nôtres, réveillé, ose essuyer la toile, rafraîchir notre vue, en faisant ruisseler sur les panneaux déteints des couleurs neuves. Et c'est un enchantement de s'apercevoir qu'il existait en nous, à l'égard des choses négligées, mille sensations diffuses, mille détails retrouvés dans une pureté de genèse. Un sorcier nous a touché aux paupières et nous voilà délivrés pour un temps des ombres, n'est-ce pas, Héliotrope ?

Nous avons tous aux lèvres les louanges de la Méditerranée, de notre ville inoubliable, mais ce sont presque toujours propos de guides ou d'hôteliers, leçon apprise, refrain usé. Je crois davantage à la ferveur du passant, de celui que le décor brutalement aspire et qui sent, pénétré d'ondes tumultueuses, toutes les possessions d'un sol. Mais nous, pauvres indigènes, nous nous rôtissons la peau sans éprouver désormais la démangeaison du soleil.

Or je l'ai sentie à ton contact, Héliotrope ; j'ai senti mieux encore, une volupté aux secrets perdus, une joie aux accents assourdis qui ont repris vigueur et m'ont saoûlé comme un cor-

dial. Je me suis retrouvé dans la familiarité des éléments : eau, sel, roche et protoplasme des mers ; et je me suis cru parfois complètement nu en t'accompagnant sous la vague. Des pages et des pages, pendant lesquelles le papier sentait l'algue et se cuivrait de soleil, j'ai suivi tes ébats de marsouin ou tes grimpades et tes pirouettes et, le livre clos, je me suis retrouvé comme un somnambule sur le quai aux coquillages, échoué parmi les violets et les oursins.

Qui dira ma gratitude, Héliotrope ?

*
* *

Ce livre est une suite de variations sur le thème méditerranéen de la joie et de la puissance. Aux basses, les sourds murmures marins et à l'aigu, le grésillement d'aigrettes lumineuses sur la danse des mâtures. Dans cette ivresse, les jeux d'un beau démon, Héliotrope, symbole et chair, mythe et matière. Que se passe-t-il ? rien ou à peu près : le remous des vies navales dans une étourdissante atmosphère de jurons, de clameurs, de bruits de charpente et d'eaux foulées ; des vertiges à force de lumière, d'éclats mouvants, de mordorures sur la naphte des ports, de senteurs trop fortes de saumure et de poisson frit, et de temps à autre quelque délicieuse bouffée d'air salin, chassant des moiteurs et des relents de bouges...

Cette symphonie de clartés, de parfums, de bruits humains — dont le chef d'orchestre est un gars endiablé au corps plus cuit qu'une navette — devient entêtante à force de densité et monte en nous comme un vin mousseux. Je ne nie pas qu'on y sente un art volontaire issu des tendances unanimistes qui concourt à faire d'un seul personnage le pivot d'une action multiple ou plutôt d'en opérer par lui la synthèse grâce à une technique — celle des « vies unanimes ». Mais tel qu'il se présente, ce livre est une fresque extraordinairement haute en couleur. Il est chargé des tons les plus chauds, des plus âcres parfums de nos contrées et de notre Méditerranée, qui l'ont nourri comme ces génies des légendes, nés de l'écume et du vent.

Jean BALLARD.

REVUE DES REVUES

Revue de France (15 mars) : Rarement, en présence de notre civilisation et de ses problèmes, position critique parut plus sûre que celle de M. Léon Pierre-Quint (Lectures p. 319, p. 353). A l'abri de tout excès de jugement, cet esprit doué d'étendue, de profondeur et fortement équilibré par sa culture nous semble appartenir à cette catégorie des clercs mise en relief par Julien Benda. C'est précisément de *La Trahison des Clercs* qu'il s'agit et tout à fait judicieuse est l'idée d'invoquer en témoignage sur le même plan, le très remarquable ouvrage de René Guénon : *La Crise du monde moderne.* Dans ce parallèle présenté nettement, M. Pierre Quint examine à son tour la grande angoisse de l'époque, les remèdes proposés par les différents docteurs et constate une fois de plus : « Comme il arrive si souvent dans les essais idéologiques c'est la partie affirmative qui semble bien discutable. »

Pour lui, Julien Benda divinise la raison pure tandis que René Guénon divinise la tradition. Ce sont deux positions également religieuses. Si le second place l'âge d'or au-delà des époques préhistoriques, le premier voit l'apogée du cycle actuel aux siècles d'or de Gobineau (Périclès ou Louis XIV), mais c'est toujours la même croyance aux reflets sans cesse affaiblis d'une humanité supérieure dans le passé. Absolu des Traditions védiques suivant Guénon — ciel des Idées abstraites, suivant Benda. L'humanité pour tous les deux est sauvée « si, quelques individus s'occupent de pensées éternelles. Peu importe, pense M. Benda (1) que les hommes pillent et assassinent s'ils savent ce qu'ils font, si quelques prêtres continuent à leur dire qu'il y a dans le royaume qui n'est pas de ce monde un Bien immuable... La vraie vie est l'éternité, mais tandis que Jésus plaçait celle-ci après la mort, que les occultistes la voient dans la fusion avec le grand tout, M. Benda la conçoit comme une sorte de communion, qui ne saurait être que terrestre malgré tout, avec le supra-terrestre. On peut dire aussi que M. Benda pense que l'esprit peut se séparer nettement du corps et vivre dans une sorte de ciel, dans le ciel des « idées » platoniciennes par exemple. » Donc l'un et l'autre condamnent la civilisation actuelle au nom d'un absolu : M. Guénon écrit « Malheur à vous, guides aveugles, est-il dit dans l'Evangile, aujourd'hui c'est bien l'humain qui se substitue

---

(1) C'est Léon Pierre Quint qui parle.

au divin, l'individu qui se fait la mesure de toutes choses.. » Et M. Benda en d'autres accents pathétiques prophétise : « On verra l'humanité bien revenue de placer le bien au-delà du monde réel et n'ayant plus pour Dieu qu'elle-même et ses vouloirs. » On voit, comme le souligne Léon Pierre Quint, la proximité des deux pensées, et leur filiation avec l'enseignement des anciens recteurs de la conscience humaine.

Mais où M. Benda est pris, c'est quand il est mis en contradiction avec ses propres doctrines (surtout à propos de MM. Romain Rolland et Charles Maurras). Cette partie de l'argumentation est remarquable, car du contrôle cartésien de la raison dont M. Benda fait justement le point de départ de l'esprit moderne, Léon Pierre Quint montre comment par l'effort continu de la critique on atteint précisément un but contraire à celui de M. Benda. Loin de faciliter la conquête de l'abstrait, l'intelligence prise pour sa seule fin nous courbe vers des fins humaines. « La position de M. Guénon beaucoup plus nette et systématique est aussi plus vaste et plus terrible : l'auteur se détourne nettement de la vie... Mais une fois la vie acceptée il faut aller vers elle. Ce que MM. Benda et Guénon présentent comme la caractéristique de l'époque moderne: l'homme s'efforçant de conquérir la terre, a été d'ailleurs l'histoire toute entière de la civilisation à ses débuts... Les deux fléaux du monde moderne, termine Léon Pierre Quint, ce sont l'égoïsme national et la production à outrance... L'oisiveté est devenue un état à peu près irréalisable en Europe... L'idée d'une élite indépendante qui vivrait dans des couvents modernes ne serait pourtant pas inconciliable avec l'idée démocratique partout triomphante. »

On ne peut qu'adhérer à ces propos pleins de clairvoyance et de mesure. Nous n'avons lu nulle part ailleurs étude plus compréhensive de la question et en particulier de la *Trahison des Clercs*.

CAHIERS DE L'ETOILE (mars-avril), 15, avenue de la Bourdonnais, Paris) : Nous ne savons pas quel accueil a été fait à cette belle revue dont voici le deuxième numéro. Mais elle mérite bonne place en nos lectures moins peut-être par ses buts que par l'excellence de sa collaboration. Elle se présente comme le désir d'expression d'une certaine totalité de la vie, avec une tendance à élever sur le même plan et le plus haut sans doute les questions spirituelles et temporelles ; en cela elle semble dériver d'une certaine inspiration théosophique et de ce souci de l'unité que les doctrines et les philosophies post-orientales tiennent de leur origine.

Le Corbusier, père des urbanistes, quelquefois excessif, y dé-

veloppe des idées chères. Celles-ci sont généralement approuvées : « L'architecture est la résultante de l'esprit d'une époque. Le phénomène architectural ne se cristallise que lorsqu'aux moyens nouveaux, aux désirs nouveaux, s'est ajouté une manière de penser. Il n'y a architecture qu'après bien des aventures vécues. » Et ailleurs : « L'Urbanisme est un classement. Les villes actuelles ne sont autres que le tohu-bohu fomenté par le désordée de croissances sporadiques, dans cette fameuse liberté qui détermine le plus indiscutable esclavage. »

Au sommaire : *Poèmes* de Krishnamurti ; *Cité-Jardins*, de G. M. Harris, les *Villages autonomes dans l'Inde antique*, par M. Bermond, *Spiritualité du Sport*, par Marcel Berger.

MERCURE DE FRANCE (1 et 15 avril) : Bien curieuse controverse entre MM. Auriant et André Maurois où il semble bien malgré la défense de ce dernier dans les *Nouvelles Littéraires* que sa thèse ne vaille pas contre celle du critique. Il apparaît que si les procédés relevés et reconnus par M. André Maurois, peuvent être tolérés chez un conférencier et un vulgarisateur ils ne sauraient en aucune manière appartenir à la littérature.

Une lettre de M. Frank Harris, biographe d'Oscar Wilde corse le débat au grand dam de M. André Maurois. C'est une accusation directe et sans ménagement. Tout cela pourrait bien aboutir à un déclassement de valeurs. C'est le profit le plus apparent de ces polémiques.

REVUES REÇUES : *Europe, La Revue d'Allemagne, Revue Hebdomadaire, La Revue Européenne, Ligne de Cœur, Amitiés Foréziennes, Le Mail, Le Rouge et le Noir, le Mercure de Flandre, le Bon lqisir, le Diwan, Notre Temps, Chantiers, la Renaissance d'Occident, etc., etc.*

Jean BALLARD.

LETTRES ETRANGERES

VOYAGES DANS LE TEMPS, par *Vincenzo Cardarelli*. Préface et traduction de Joseph Baruzi. (Feux Croisés, Librairie Plon).

Vincenzo Cardarelli représente avec Ricardo Bacchelli et Emilio Cecchi, cet esprit qui a donné aux lettres italiennes un accent nouveau, et qui a trouvé dans la revue « La Ronda » son expression la plus éloquente. Marquée à la fois par sa réaction contre le naturalisme exagéré des écrivains provinciaux et le lyrisme d'Annunzio, l'œuvre de Cardarelli aboutit, pourrait-on dire, à une sorte de néo-classicisme. Puisqu'il est d'usage

d'associer le mot « classique » à l'idée d'ordre, on peut reconnaître dans les tendances de La Ronda, en général, ces intentions de débarrasser l'intelligence et la sensibilité italienne des accessoires parasites qui l'encombraient, de reprendre pied sur un sol lisse et ferme. Prédominance de la logique sur l'instinct, de la raison sur le sentiment, tel fut le principe qui réunit à la Ronda des écrivains conduits les uns vers les autres par des aspirations analogues. Parlant de la fondation de la revue, Riccardo Bacchelli rappelait récemment l'influence considérable exercée sur ce groupe de jeunes écrivains par la philosophie de Maurice Blondel, sa méfiance à l'égard d'un esthétisme se suffisant à lui-même. Loin de considérer l'art comme un jeu, ils recherchaient, au contraire, son essence, sa valeur intime, vitale, et sans aller jusqu'à la notion anglo-saxonne du « message », ils s'éloignaient également de la reproduction photographique de la vie, et du lyrisme factice qui en masque le vrai visage.

Cette analyse en profondeur des idées et des hommes, même des paysages, se reconnaît particulièrement dans le livre de Vincenzo Cardarelli qu'a si bien traduit M. Joseph Baruzi et que publie la collection « Feux Croisés » (Plon). Ce livre représente le côté le plus réel de l'œuvre de Cardarelli, et aussi le document le plus significatif sur l'esprit général du groupe de La Ronda. Il donnera, à ceux-là qui découvrent de préférence dans la littérature italienne le « pittoresque » ou les effets de lyrisme facile, un témoignage de cet ordre de l'intelligence qui caractérise vraiment la pensée italienne, avec ses éléments de sobriété, de gravité et de profondeur. Cette renaissance de la véritable personnalité italienne, nous la discernerons dans maints ouvrages d'aujourd'hui, le « Cola » de Mario Puccini, les essais de G. Raimondi, les poèmes d'Eugenio Montale, et bien d'autres encore. Elle s'exprime aussi dans les paysages éternels, l'austérité douce des collines toscanes, l'âpreté salée des plages ligures, la grandeur nue de la campagne romaine avec son squelette d'aqueducs.

Et dans les pages de Cardarelli elle se traduit avec la même densité sobre, le même refus du pittoresque commode. Le temps, à la fois solide et fluide, y révèle sa masse immobile et sa vertu fuyante, sous ses deux aspects, durée et passage, être et devenir. Cette notion du temps, M. Joseph Baruzi nous le dit très justement, imprègne toute l'œuvre de Cardarelli, et ce n'est pas sans raison que sa traduction groupe sous le titre « Voyages dans le Temps » non seulement des pages des « Viaggi nel Tempo », mais aussi des « Prologhi » et des « Favole e Me-

morie ». « Sans cesse l'image du temps, en effet, l'accompagne. Et n'est-ce pas elle, tour à tour, qui le retient et l'emporte? Pressé par elle, il vient vers tels sites ou tels êtres — et maintes fois en leur demandant ce que pourtant il pressent qu'ils ne pourront lui accorder. Un jour dès lors, il se détachera d'eux avec violence, moins en un départ qu'en une fuite — presque en une superstitieuse persuasion de s'être laissé gagner de vitesse. Rien de régulier, surprend-il, en ce temps que nous avons l'illusion de mesurer et dont jamais le rythme n'est le même que le nôtre. Plus pesant, parfois, — et comme si nous étions épiés en nos hâtes. Puis, à l'improviste, plus rapide, — et tel que nous nous sentions subitement devancés et vertigineusement attendus. »

Qu'il évoque la Ligurie, le spleen de Rome, ou la fin de Sodome, Vincenzo Cardarelli approfondit cette recherche de l'humain derrière les paysages, au-delà des limites de l'espace et du temps. Il perçoit le bourdonnement intense des choses, « les modulations des saisons », il gravit dans les récits de la genèse les degrés de notre passé, il dénombre les étapes de l'aventure du monde, du feu primordial jusqu'au châtiment de Sodome, et ce faisant, il s'associe intimement au sens le plus efficace des événements, il retrouve les enchaînements des lois cosmiques, les liens des faits et des idées. Nous distinguons dans ces récits la sobriété de cette imagination qui ne s'abandonne point au vertige des images, mais s'enferme et se contient, et s'enfonce vers le noyau le plus intérieur de nos pensées, de nos sentiments.

Il en est de même, dans ses « Récits et Souvenirs » où passent les images de son enfance, avec l'étendue de la Maremme « à peu de distance de la mer, en un pays urbain et champêtre, rustique et civil, qui a conservé intact le séculaire orgueil de sa petite enceinte antique, hérissée de tours et murée ; — un pays qui tient la qualité d'étranger pour indice de vulgarité. » Ici, encore, nous reconnaissons le caractère provincial, fortement enraciné dans la terre, de cette littérature italienne qui a subi moins qu'aucune autre les atteintes de la centralisation. L'Italie ne connaît point cette absorption tyrannique que Paris exerce sur les lettres françaises, et ce n'est jamais une préoccupation de folklore ou de pittoresque régionaliste qui inspire les écrivains italiens. Ils gardent, vivaces, les marques de leurs provinces, et celles-ci dessinent exactement l'origine d'un homme ou d'un livre.

Dans les ouvrages de Cardarelli, il y a toujours, très loin,

parfois, à l'horizon, un paysage de Maremme, simple, un peu austère, qui s'étale « multiple d'aspects et de nature, ici gras et fertile, chargé d'avoines, de blé, de vignes, de jardins et de cannaies ; là rendu stérile et impraticable par les chagrinantes pierrailles de la vieille Etrurie venteuse qui blanchoient un peu partout. » Ces souvenirs d'enfance n'ont rien de la complaisance, soit réticente, soit cynique qui, d'ordinaire, les affadit ou les exagère. Ils sont les étapes de ce « voyage dans le temps » qu'est la vie d'un homme, qu'il regarde vers son passé ou vers son futur, les moments par lesquels un enfant prend conscience de lui-même et du monde. Ils sont d'une gravité émouvante, et si parfois un sourire les traverse, c'est, le plus souvent, un sourire mince, ironique, non sans tristesse, que nous voyons aux images des Etrusques d'autrefois. Les caractères d'une race persistent dans le temps, et demeurent le signe de sa sensibilité et de son art. Il reste beaucoup de cette énergie sourde, concentrée, de ces volumes brefs en rouge et noir, qui animaient l'art de l'antique Etrurie, dans les livres de Cardarelli, repliés vers le dedans. Le silence des Etrusques, il ne l'enfreint que pour ceux qui savent trouver dans ces pages frémissantes d'une passion contenue, d'une intelligence avide de certitude, de réalité, une parole dont les échos s'épandent en sonorités intérieures : « Exprimer, c'est restituer. L'œuvre qui de nos mains s'évade suit désormais son seul destin. Etre arbitres de ce destin ne nous appartient pas. Seules, d'ailleurs, ont une valeur les œuvres et les actions abandonnées. De même manière, en vérité, que la grandeur d'une offrande se peut définir par la faculté de détachement et d'oubli qui est dans le donateur. L'éternel silence succède à la suprême donation. »

Nous trouvons ici, cette « part de pérennité qui est incluse en le langage lui-même » comme dit M. J. Baruzi, et ce « dialogue avec les apparences familières et cependant invinciblement distantes. Avec les éléments, les forces et les figures. Avec les vents, les eaux, les terres ou les lumièrs. » Conscience d'une mythologie primordiale, existant dans la profondeur des choses, l'antique terre, et les visages sans cesse renouvellés des hommes.

Marcel BRION.